

Fiction & Cie

Alain Veinstein

Poursuivre

récit



Seuil

Fiction & Cie



Alain Veinstein

POURSUIVRE

RÉCIT

Seuil

57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

OceanofPDF.com

Du même auteur

Répétition Sur les amas
Mercure de France, 1974

Recherche des dispositions anciennes
Maeght, 1977

Vers l'absence de soutien
Gallimard, 1978

Corps en dessous
Clivages, 1979

Ébauche du féminin
Maeght, 1981

Même un enfant
Le Collet de Buffle, 1988

Bras ouverts
Mercure de France, 1989

Une seule fois, un jour
Mercure de France, 1989

L'Accordeur
Calmann-Lévy, 1996

et « Folio », n° 3086

Violante
Mercure de France, 1999
et « Folio », n° 3527

Tout se passe comme si
Mercure de France, 2001

Bonnes Soirées
Farrago, 2001

L'Intervieweur
Calmann-Lévy, 2002

La Partition
Grasset, 2004
et « Folio », n° 4414

Dancing
Seuil, 2006

Le Développement des lignes
Seuil, 2009

Radio sauvage
Seuil, 2010

Voix seule

Seuil, 2011

Scène tournante

Seuil, 2012

Cent quarante signes

Grasset, 2013

Du jour sans lendemain

Seuil, 2014

L'Introduction de la pelle

poèmes 1967-1989

Seuil, 2014

Les Ravisseurs

Grasset, 2015

Venise, aller simple

Seuil, 2016

Papiers peints

Seuil, 2017

À n'en plus finir

Seuil, 2020

Le Désir que j'ai

poésie 2009-2012

« *Points* », n° 5416, 2021

Livres d'entretiens

Les Heures lentes, *avec Henri Thomas*, Arléa, 2004

Entretiens, *avec Sam Szafran*, Flammarion, 2013

Entretiens, *avec André du Bouchet*, L'Atelier contemporain, 2016

Du jour au lendemain, *avec Bernard Noël*, L'Amourier, 2017

OceanofPDF.com

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02-150276-3

© Éditions du Seuil, avril 2022

www.seuil.com

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

OceanofPDF.com

pour Anne et Matthieu

OceanofPDF.com

Finir demande un cœur d'acier. Je crois que j'y mourrai. C'est dans ce moment que vous apparaît votre propre faiblesse, et combien ce que l'homme appelle un ouvrage fini ou complet contient de parties incomplètes ou impossibles à compléter.

Eugène Delacroix, *Journal*,
15 janvier 1861

Je n'ai rien à demander sinon de continuer éperdument.

Alberto Giacometti

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

TABLE DES MATIÈRES

Titre

Du même auteur

Copyright

Dédicace

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

OceanofPDF.com

« Excusez-moi de ne pas pouvoir me retenir de rire... » Je me souviens que la jeune fille riait tout le temps. J'osais à peine la regarder. Je ne cessais d'entendre son rire résonner. Puis elle me pria de m'asseoir et, après avoir écouté l'objet de ma visite, elle m'assura avoir ce qu'il me fallait. Je ne pourrais pas trouver mieux. « Vous voulez visiter ? » me demanda-t-elle entre deux éclats de rire. Je cherchais une sorte de pied-à-terre, de garçonnière, comme on disait autrefois. Quelque chose de très modeste, en tout cas, mais du genre à porter bonheur. La jeune fille avait tendance à faire les questions et les réponses. Elle donnait l'impression d'avoir étudié mon problème depuis longtemps et de ne plus attendre que ma venue pour me communiquer la solution. J'aurais voulu lui demander de plus amples informations, mais manifestement c'était trop tard, elle me fixait un rendez-vous pour la visite avec une courtoisie qui n'excluait pas la plus grande fermeté. Je lui donnai mon accord sans me départir de mon air absent ni de ma mine sombre, cultivés depuis des années, et qui semblaient la faire rire d'un rire fracassant, sans entraves.

Le jour dit, à l'heure convenue, elle faisait son apparition à l'endroit indiqué, devant le 28 de la rue Brézin, dans le XIV^e arrondissement de Paris, presque à l'angle de la place du marché, qui s'appelle maintenant place Jacques-Demy. Elle avait un beau visage fin. On sentait qu'elle pouvait devenir prédatrice à tout moment. Elle m'adressa un sourire

aguicheur qui me fit penser à la *Jeune Fille à la fenêtre* de Rembrandt. Je la trouvais vraiment jolie, mais ce n'était pas le sujet, je n'avais pas à m'attarder sur ce genre de considération. Je peine parfois à dissimuler, je veux dire à *me* dissimuler, ce qu'on peut nommer une attirance dès que les regards se rencontrent. J'imagine aussitôt une vie possible, une autre vie que la mienne. Rien ne vient à bout de ma fascination pour ces occasions de vies possibles dont je resterai toujours à l'écart. Je n'ai pas pour autant l'habitude de franchir les limites de la décence conventionnelle au gré de mes attirances passagères. Je me contentai donc de la saluer d'un air las, ce qui la fit encore une fois éclater de rire à gorge déployée. À moins que ce ne soit parce que j'avais une Pléiade de Kafka sous le bras... « Voilà la clef, me dit-elle en me la tendant. Je vous laisse monter, c'est au dernier étage et l'escalier est dangereux pour quelqu'un chaussé comme moi de talons aiguilles. Vous verrez, ce n'est pas un hôtel particulier digne de l'avenue Foch, avec une piscine sur le toit où vous pourriez vous baigner tout nu. Regardez, prenez votre temps, retrouvons-nous à l'agence... » La suite de sa phrase se perdit dans un éclat de rire. Elle sortit de son sac une bouteille d'eau. Quand elle la porta à sa bouche, j'aperçus ses aisselles, non épilées. Je pensai que si je louais l'appartement, j'aurais peut-être la chance de la revoir.

Au retour, descendant l'escalier privé de lumière où le moindre faux pas pouvait m'être fatal, je me décidai malgré tout à refuser l'offre. Ce que j'avais vu était ni plus ni moins une invitation à se jeter par la fenêtre. Je n'en voulais à aucun prix. C'était exactement ce que je cherchais à éviter, étant en quête d'un lieu qui aurait un aspect intime et rassurant et ne serait pas chargé de la vacuité d'une succession de vies plus mornes les unes que les autres. Je voulais un ermitage, une cachette où se jouerait ma vraie vie, mon territoire, quelque chose comme le poêle de Descartes... Le coin où je trouverais le repos, un livre sous les yeux, l'un de ces livres dont j'attends tout et qui touchent au cœur. Or le peu de temps que j'étais resté dans cet

espace si restreint que la jeune fille me proposait, j'avais eu l'impression d'être au fond d'une forêt dont je ne verrais jamais la fin, derrière une porte verrouillée de l'extérieur. Il me serait impossible d'en sortir, d'échapper à la noirceur due aux arbres de plus en plus resserrés sur eux-mêmes. J'ai presque envie d'écrire que c'était un endroit *oublié par la mort*. Ou *qui survivait dans la mort*. Un lieu sombre comme une forêt, quoi qu'il en soit, on ne peut qu'hésiter à l'habiter. Il suscite bien évidemment de l'appréhension. Peut-être aurait-il eu un certain charme aux yeux d'un étudiant un peu bohème et illuminé. Raskolnikov aurait pu s'en contenter. Mais j'avais malheureusement passé l'âge de m'y sentir bien.

Je m'empressai de sortir. Dans la descente, je m'accrochai fermement à la rampe d'une main, de peur de tomber. Je n'avais pas assez de toutes mes forces pour tenir l'équilibre sur les marches. Parvenu au rez-de-chaussée, je regardai vers le sommet de l'escalier en me demandant comment quelqu'un de normalement constitué pouvait le gravir et le descendre en tant que de besoin.

Lorsque j'arrivai à l'agence, quelques minutes plus tard, il n'y avait personne. Je voulus partir, mais j'avais fait du bruit en entrant, quelqu'un m'avait sûrement entendu, c'était déjà trop tard. Je m'assis devant le bureau de la jeune fille pour attendre son retour. J'étais sur le point de m'endormir quand je sentis deux mains me toucher les épaules. C'était elle, évidemment. Elle avait laissé ses longs cheveux détachés. En me retournant, alors qu'elle ouvrait grand la bouche sous l'effet d'un éclat de rire, je constatai qu'elle sentait l'alcool. Elle avait dû aller boire un verre pendant que je l'attendais, peut-être deux. En fait, son rire cachait, comme souvent, une profonde tristesse. D'ailleurs, elle ne riait plus, les yeux perdus vers je ne savais quel horizon. Son mascara avait coulé. Elle entortillait une mèche de cheveux entre ses doigts. J'essayai de la réconforter, ou au moins de me montrer sympathique, ce qui, sur mes interlocuteurs, produit

généralement l'effet inverse. Je me déteste dans ce cas-là. Je suis on ne peut plus maladroit sans très bien savoir comment réparer les dégâts. Pour me racheter, et compte tenu de sa tristesse qui me fendait le cœur, je lui annonçai, avec un sourire figé, que je prenais l'appartement. Voilà, c'était dit, ce que je regrettai immédiatement. Je m'engageais décidément dans la mauvaise direction. Une fois de plus, je me fourvoyais. Il ne me restait plus qu'à attendre que tourne la chance.

Je remontai à « mon » sixième étage après avoir effectué les formalités. Une fois devant « ma » porte, j'eus du mal à faire tourner la clef dans la serrure. Je ne pus m'empêcher d'y voir un signe. Fallait-il rebrousser chemin tant qu'il en était encore temps ? La nuit était tombée. Les volets de la cuisine étaient fermés et la lumière qui venait de la rue, de l'autre côté de la cour, était de couleur orange avec des stries vert olive. Je voyais mon ombre projetée sur le mur parmi les clignotements des néons des enseignes. La fenêtre, mieux valait ne pas l'ouvrir avant la nuit : elle donnait sur un puits où se réfugiaient les corneilles. De l'appartement voisin parvenait une musique sinistre, plutôt effrayante. Je voulus quitter les lieux sans attendre, descendre en hâte l'escalier, mais la minuterie s'éteignit presque aussitôt. L'escalier était sombre. On n'y voyait vraiment rien. Je tâtonnais en m'appuyant au mur. Arrivé aux dernières marches, les mains tendues comme un aveugle, j'en ratai une et me retrouvai par terre, les lèvres en sang, la main droite dans un pot de cactus.

J'étais de nouveau sur place le lendemain à la première heure. La bonne affaire que j'avais découverte ? J'ignorais comment la nommer. Une mansarde ? Une tanière ? Une ruine ? Un trou à rats ? Un terrier ? C'eût été encore trop beau. En termes moins imagés, c'était un hybride de grenier et de chambre de bonne. En piteux état. Avec des fenêtres prenant jour sur une courette encombrée de poubelles. Deux pièces dévastées par le temps, au plancher usé dissimulé sous un linoléum rouge passé, envahies par la

poussière et les toiles d'araignée. Deux pièces ? C'était beaucoup dire. Une seule en fait, séparée en deux par une cloison en placoplâtre qui révélait le bricolage et dont la peinture écaillée n'avait rien à envier à celle des autres murs, certains recouverts de papier peint ringard. Pour tout dire, planait une odeur d'humidité et de malheur. Moi qui cherchais juste un endroit digne et correct, j'allais m'enfermer entre les murs d'un espace défraîchi au point de présenter un aspect de décrépitude avancée : le lieu idéal pour méditer l'imminence de la mort. Or pareille méditation, au moins dans l'immédiat, n'était pas à mon programme.

Ma résidence secrète devait être un refuge pour mes enfants et moi chaque week-end, un lieu accueillant où être ensemble et dormir. Un lieu de vie où je puisse avoir vraiment l'impression d'être avec eux après notre douloureuse séparation. J'avais hâte d'être enfin *chez nous*. Et, le cas échéant, *chez moi*. Maintenant que je possédais une table et une bibliothèque, j'avais l'intention de me retrancher là dans la solitude, quand la radio (j'avais créé le programme *Nuits magnétiques* en 1978) m'en laisserait le loisir. Dès le premier jour, je posai sur la table, contre le mur, ma machine à écrire, une vieille Remington. Un objet qui faisait bien dans le décor chez quelqu'un qui se voulait écrivain. Je fais partie de ces auteurs dont les livres se vendent peu et dont la presse parle à peine, voire pas du tout. On les trouve parfois chez des soldeurs et ils encombrent les entrepôts des éditeurs avant d'être pilonnés. L'important, c'est de les écrire. J'ai toujours pensé que Goethe n'avait pas tort de faire observer que le but du voyage n'est pas la destination mais le voyage lui-même. Giacometti n'aurait sans doute pas dit le contraire. Toujours s'impose à moi la nécessité de *poursuivre*. « Poursuivre, écrit Roger Laporte au début de *Suite* – avant-dernière séquence d'une série de neuf, regroupées plus tard sous le titre *Une vie. Biographie* –, poursuivre, il le faut, mais pourquoi ? » Plus loin, Laporte pose une autre question qui contient la réponse : « Perdre l'écriture, ne serait-ce pas perdre la vie ? » Roger Laporte était l'un des auteurs qui

m'importaient dans ces années-là. Sans doute parce que ses livres rendaient compte d'une expérience absolue, en dehors de laquelle je ne voyais pas de quoi un écrivain pouvait parler, dont l'enjeu était l'identification de l'écriture et de la vie.

Ça n'a pas beaucoup changé depuis, mais c'était exclusivement à la main que j'écrivais alors les innombrables versions de mes textes, la machine ne jouant son rôle qu'à la fin, lorsqu'il fallait soumettre à l'éditeur une copie à peu près lisible, laborieusement tapée avec un seul doigt. Or je voulais me remettre rapidement au travail. J'avais des poèmes en cours, laissés de côté par la force des choses depuis trop longtemps. Le rythme était perdu. Il était temps de le retrouver. D'essayer d'en être capable, « à fonds perdu » pour citer encore Roger Laporte.

Pour la décoration, outre la Remington, il y avait par terre un vieux téléviseur, récupéré chez ma mère en prévision des longues soirées d'hiver, quand nous resterions terrés là, dans notre grenier, un havre que j'espérais protégé de toute forme de menace. Peu représentatif du dernier état de la technologie, ce téléviseur (noir et blanc) avait une histoire. Je l'avais acheté en juillet 1969 pour suivre les premiers pas sur la Lune d'Armstrong, Collins et Aldrin...

La cuisine était équipée d'un évier, d'un réchaud à un seul feu et d'une bouilloire grâce à laquelle nous pourrions nous préparer des boissons chaudes, le chauffage se réduisant à un convecteur, qui n'était pas lui non plus de la première jeunesse. Le mobilier était à l'image du reste : des lits un peu courts (mes pieds, je m'en souviens, dépassaient, ce qui provoquait des fous rires), une lampe qui jetait une lumière crue, un fauteuil en rotin déglingué, et une caisse de vin qui me servait de table de nuit, sur laquelle je n'avais la place de ne mettre qu'un livre et mon réveil aux aiguilles fluorescentes. Pas de placards pour ranger les vêtements.

En attendant, ça serait bien la première fois de ma vie que j'aurais un lieu à moi. Je constituai mon « trousseau », achetai le nécessaire dans des brocantes en fonction de mes seuls goûts, de mon seul désir. Pendant mes années de mariage, qui avaient pris presque immédiatement le relais de ma vie de jeune homme, le choix de tout ce qui entrait dans notre appartement devait être validé par ma femme. Après la séparation, ma nouvelle compagne m'avait accueilli chez elle. Tout était donc déjà en place, je n'avais plus, si je peux m'exprimer ainsi, qu'à mettre les pieds sous la table. D'ailleurs, je n'avais pas accès à la cuisine : selon elle, peu portée vers le féminisme, ce n'était pas un lieu pour un homme... Seules quelques étagères de penderie avaient été libérées pour que je puisse y mettre mes affaires, réduites en fait à très peu de choses. J'étais parti sans rien – quelques jours plus tard, ma première femme m'avait déposé une valise avec des effets personnels au Rouquet, le café du boulevard Saint-Germain où je rejoignais souvent mon ami Claude Royet-Journoud. Mon désir, de toute manière, était de repartir de zéro, de me délester au maximum de ce qui avait fait jusque-là ma vie. J'aspirais à me sentir enfin dans ma peau, à retrouver l'intégrité de mon moi. À être un homme neuf. En finir, en tout cas, avec cette période de dérive. Ce qui est plus facile à prétendre qu'à réaliser, j'aurais souvent l'occasion de le vérifier.

Nous étions au tout début des années 1980. Cette histoire date donc d'un temps fou, qui a passé à la vitesse de l'éclair. J'en suis désarçonné et suis aussi impatient d'en retrouver le moindre détail. De toucher la vérité de près. Pas de triche, même si la mémoire me joue des tours et s'il m'arrive de me perdre dans la chronologie. Peu importe, du moment que je retombe finalement sur mes pieds. Je n'oublie pas ces mots de Philip Roth : « Le

roman fournit à celui qui l'invente un mensonge par lequel il exprime son indicible vérité. »

D'ailleurs, je ne sais pas mentir. Mon père ne m'a pas appris à le faire. Il m'a plutôt enseigné la retenue. Et le silence. Ce qui ne nous avance pas. Parfois, j'envie les bavards. Comment font-ils pour avoir toujours leur mot à dire ? Quand, par miracle, je réussis à exprimer quelque chose, en privé ou en public, je pense aussitôt qu'il aurait mieux valu que je me taise. Généralement, je fais un flop. Mes mots atterrissent dans le vide. On est si peu habitué à m'entendre parler que lorsque j'essaye tant bien que mal, et plutôt mal que bien, de démentir ma réputation, on ne fait même plus semblant de m'écouter. Tout se passe comme si je n'avais rien dit.

Mais l'écriture prend ici le dessus, ce qui modifie les choses. Surtout celles dont il est difficile de parler ou dans lesquelles on ne souhaite pas entrer. J'écris. L'écrivain me fait penser à quelqu'un qui, tant que le croquemort n'aura pas planté le quatrième clou pour fermer le cercueil, garderait une lueur d'espoir. Écrire permet de se bercer d'illusions à peu de frais. C'est toujours arriver plus ou moins après la bataille, qu'on s'imagine pourtant pouvoir encore gagner. J'écris. Je mets bout à bout des souvenirs isolés que ma mémoire a sauvés sous forme de fragments. Les pans d'une histoire, des morceaux disjoints qui se bousculent dans mon esprit, toujours prompt à tenter de donner une cohérence à ce qui n'en a pas. Je peine à faire la différence entre vrais et faux souvenirs. Mais ce que j'écris n'est pas une fiction. Je n'ai à aucun moment eu un tel projet. Je pars toujours de faits réels. Au risque de me cogner aux murs lorsque je veux aller plus loin. Et de finir par ne plus savoir si je me situe dans un monde à part ou dans celui qui était le nôtre à l'époque. Je songe à ces lignes de Blanchot, beaucoup lu dans mes jeunes années. Elles sont dans *L'Attente l'oubli*, et pas si éloignées de la citation de Roth rappelée plus haut : « Quelque chose lui est

arrivé, et il ne peut dire que ce soit vrai, ni le contraire. Plus tard, il pensa que l'événement consistait dans cette manière de n'être ni vrai ni faux. »

À l'appartement de la rue Brézin il fallait d'abord donner une apparence plus séduisante. Je ne parviendrais sans doute pas à faire de cet endroit dévasté un havre de charme, mais je pouvais essayer d'améliorer les choses. Je n'avais jamais appris à peindre quoi que ce soit, mais restais confiant. L'expérience viendrait tandis que je me ferais la main. Cependant, c'était à n'y rien comprendre : la situation ne cessait de se détériorer. Un vent de panique soufflait de plus en plus fort. Je n'avais pas mesuré l'ampleur de la dévastation. Alors que j'entreprenais un premier lessivage, le crépi des murs et du plafond de l'entrée, surtout du plafond du court couloir qui faisait fonction d'entrée, s'écaillait par pans. Des plaques de plâtre se détachaient, collaient à mon éponge. Sous le papier peint, les fissures étaient insolemment là. Elles donnaient même l'impression de s'amplifier à vue d'œil. À certains endroits elles se rejoignaient. Les murs se désagrégeaient. Je demeurais impuissant, les bras ballants, parmi les gravats mêlés aux plâtras et aux décombres. Comme pris au piège. Mon vaisseau prenait l'eau de toute part. Un monde s'écroulait. Je feignais d'attendre que quelque chose se passe. Quoi ? J'étais incapable de le dire. C'étaient les mots, peut-être, qui pourraient me le dire. Tout avait pourtant l'air si simple quand on ne faisait que l'imaginer ! La lumière de la cour se déversait par la fenêtre dans la cuisine. Des voix s'élevaient. À un moment, je fus surpris par des cris de joie. Des rires. Je pensai aussitôt à la jeune fille de l'agence immobilière qui rejoignait peut-être chaque soir cette bande de fêtards. Peut-être un jour serais-je l'un des leurs...

Bien que je n'aie pas vu le temps passer, beaucoup de choses sont survenues depuis les épisodes de ce récit. Mises ensemble, elles composent

une vie, un long chemin souvent vers d'autres murs. De ma rencontre avec Joerg ne subsistent aujourd'hui que des lambeaux. Des bribes et des raccords de rythme. C'est tout. C'est peu pour essayer de retrouver un lieu, une époque, des événements que j'ai depuis longtemps recouverts de peinture blanche, ou noire, je ne sais pas, sans brillant en tout cas, loin de la laque et de son effet miroir.

Circonstance aggravante : il n'y avait pas de téléphones portables à cette époque que je tente de me rappeler ici. Je n'ai rien photographié, comme on le fait aujourd'hui à tout-va. Je ne possédais pas d'appareil photo. Nulle trace de ces instants n'a été conservée. Aucune vue du chantier, de ses reculs et de ses avancées. Pas même une image de la fresque imaginée par Joerg, vraisemblablement perdue à jamais.

OceanofPDF.com

Comment ai-je eu l'idée, pour me conseiller face à mes déboires de peinture, de consulter Joerg Ortner ? Je savais qu'il était peintre et graveur et qu'il avait entrepris la construction d'un atelier, à Belleville, dans le haut de la rue Jean-Pierre-Timbaud, dans le XI^e arrondissement de Paris, construction grâce à laquelle il était devenu une sorte d'expert dans tous les corps de métier.

Peut-être l'ai-je aperçu pour la première fois à Malakoff, dans l'atelier de Raquel Levy, artiste, cofondatrice avec Emmanuel Hocquard de la maison d'édition Orange Export Ltd., où Jean Daive, familier de nombre d'écrivains et de peintres, avait pu le faire venir. Je n'en suis pas sûr. Mais l'atelier ayant été, à cette époque, le lieu de toutes les rencontres, mon hypothèse n'est pas sans vraisemblance. Il devait, pensais-je, se pousser de temps à autre à sortir de chez lui, malgré un probable besoin impérieux de solitude, de la même façon que j'emmenais presque chaque dimanche Pascal Quignard à l'atelier, où il ne desserrait pas les lèvres. Je ne savais rien de Joerg, mais sa présence m'a tout de suite intrigué. Certainement pas parce qu'il portait une veste de « rapin » d'autrefois, en velours côtelé noir avec un col rond, que je crois lui avoir toujours vue – je me le représente en tout cas ainsi aujourd'hui – et qui le faisait apparaître, d'une certaine façon, comme une figure d'une autre époque. En fait, sa singularité se révélait immédiatement. Surtout à cause du sourire qu'il vous adressait lorsque vous

croisiez son regard. Un sourire qui avait valeur de reconnaissance de l'autre comme interlocuteur, me semblait-il, celui-ci serait-il pourtant resté – c'était mon cas – pour ainsi dire muet. Si vous ne saviez rien de lui, il vous donnait en revanche l'impression, par son sourire qui illuminait son visage, de savoir tout de vous. Ma curiosité était également aiguisée par la lenteur, la douceur du ton de ses prises de parole. Son accent autrichien, ou plutôt viennois, conférait une dimension d'étrangeté à ce qu'il disait et rendait son discours mélodieux. Dès ses premiers mots s'imposait sa puissance d'émotion. L'écouter, c'était aussitôt être sous le charme. Il fallait s'ouvrir à un rythme et à une tonalité qui obligeaient à tendre l'oreille, alors qu'il énonçait souvent des paradoxes dont la violence, parfois aiguë, voire tonitruante, n'était pas la moindre des qualités. Je ne sais pas pourquoi, je lui prêtais une vie bizarre, du moins peu commune, aux journées toujours trop courtes qui ne lui permettaient pas de faire la moitié des choses – car il devait avoir une foule de projets en tête. Il dégageait une force, une énergie, une bienveillance, une intelligence, dans les yeux. Une douceur, aussi. Pas la douceur de l'enfance, celle, plutôt, de quelqu'un qui a connu l'horreur. Son regard accréditait l'hypothèse. Un regard qui ne s'embarrassait pas des obstacles éventuels et laissait supposer que ses yeux voyaient dans l'obscurité aussi bien qu'en plein jour. Il n'était pas rare qu'il me fasse songer à un magicien. Je l'imaginais volontiers faisant des tours de cartes ou sortant une colombe de son chapeau.

Sans doute avons-nous observé un long délai de silence avant de nous décider à vraiment nous parler. Ce seuil franchi, dès qu'à son initiative la parole a pris le dessus, nous nous sommes, une fois pour toutes, réparti les rôles : il parlait et j'écoutais. Le cou dans les épaules, tassé sur moi-même, je l'écoutais. Sa voix était mélodieuse. Il accentuait certains mots. Parfois, il accélérail son débit, et dans la précipitation de ses phrases, de nombreux mots, se bousculant dans l'urgence de tout dire, me restaient inintelligibles, d'autant plus qu'il sautait volontiers d'un sujet à l'autre.

J'entends encore sa voix. Elle reste pour moi la force qui le rend toujours si présent. La dureté de la situation que nous avons vécue n'a jamais eu raison de son enthousiasme à affronter l'improbable.

L'écoutant, je finissais par perdre le fil du temps. Sa parole, à laquelle je me contentais de répondre, de temps à autre, par une inclinaison de la tête, m'apparaissait comme une sorte de promenade, qui pouvait à tout moment prendre l'aspect d'une errance, au verso de ce qu'il est convenu d'appeler la « réalité » – encore faut-il préciser que, s'il avait l'air d'être « de l'autre côté », il pouvait aussi, mine de rien, se tenir loin en avant. Il donnait une dynamique à sa parole qui faisait que, lorsqu'elle était lancée, rien n'était jamais joué. La seule certitude que nous avions était que nous n'étions pas près d'en approcher la fin.

Il faut aussi, s'agissant de Joerg, redoubler de prudence en avançant, comme je viens de le faire, le mot *réalité*. Y avait-il pour lui d'autre réalité que tout ce qui s'oppose à la réalité ? D'autre lieu de la réalité que l'orée de n'importe quelle découverte ? D'autre art que celui de semer le trouble en transformant les choses en ce qu'elles ne sont pas ? C'était dans le « tenant-lieu », je crois, que s'immisçait son souci de réalité, c'est-à-dire dans la langue, qui oriente et désoriente le désir, qui donne du « réel », ou au moins une approche du réel, à ce qu'on veut coûte que coûte faire entendre. La langue, qui se charge de la représentation sans faire l'économie de la théâtralité. Il était clair qu'il n'avait pas de contact au jour le jour avec ce que nous nommons la « réalité ». Je pense qu'il vivait de l'espoir d'accomplir un grand dessein, alors qu'il était une sorte de personnage kafkaïen ne cessant de rencontrer des obstacles à son désir. Que poursuivait-il ? Un spectre ? Un grand cachalot blanc ? Que voulait-il atteindre ? Un monde meilleur ? La Montagne magique, dont il me parla si souvent ? Je m'interrogeais. J'étais parfois tenté de craindre que l'obsession

de la perfection ne lui ait fait perdre la tête. Pas sûr, d'ailleurs, qu'il ait évoqué aussi abruptement l'idée de *perfection*, même si tel était à l'évidence le maître mot de ses obsessions. Il ne voyait pas pourquoi l'échec s'inviterait plus que d'ordinaire dans ce qu'il considérait comme de la routine de travail. Il me semble me souvenir de l'avoir entendu se demander à deux ou trois reprises quand ce que nous avions entrepris allait finir. Ou même si ça allait finir. Il le souhaitait, je pense, et disait que l'impossibilité de finir l'« abîmait », que, si ça continuait comme ça, il allait perdre sa place...

Il parlait avec une grande prodigalité de gestes dont la délicatesse rendait ses mains, qu'on aurait pu s'imaginer rugueuses en raison de ses nombreux travaux manuels, presque féminines. Des mains de pianiste, aurait dit ma mère. Il savait d'ailleurs en jouer (de ses mains) en parlant et en fumant (cigarette sur cigarette), contemplant les dessins laissés par la fumée comme des nuages (l'une de ses passions) ou des œuvres éphémères.

Inutile de préciser que Joerg était un artiste « à contre-courant », comme on dit souvent, tenant d'un art considéré comme passé de mode qui le mettait à l'écart (ou à l'abri) de toute « reconnaissance » ou consécration, en dehors de l'estime que lui vouait un cercle restreint d'amis.

Sa conversation était, à proprement parler, inouïe. Comme il s'exprimait dans une langue qui, à l'origine, n'était pas la sienne, les mots ne se contentaient pas d'essayer de représenter les choses avec précision. Le rapport qu'ils entretenaient avec l'imaginaire n'était pas une tautologie, comme celui que le son entretient avec l'image, par exemple, en règle trop générale, au cinéma. Les mots ouvraient un abîme dans les choses et cet abîme devenait un poste d'exploration du monde. Un phare, aussi bien. Une tour de contrôle. Un radar, un télescope... le foyer de tous les télescopages, certainement, dus au libre flottement des associations, dont le hasard, qui

était l'un de ses plus sûrs complices, même s'il s'en méfiait, lui livrait les clefs.

Il y avait en lui quelque chose d'incontrôlable. Saut dans le vide garanti à chaque instant, puis lent retour à l'équilibre : ainsi évoluaient les conversations de Joerg. Les sciences les plus pointues, les œuvres les plus secrètes, les ouvrages conservés à de rares exemplaires dans les plus célèbres bibliothèques du monde étaient volontiers cités et sollicités, sans qu'il cherche à faire étalage d'une quelconque érudition, alors que la sienne était pourtant peu commune. Tout se passait comme si, avant qu'on ait eu la chance de le rencontrer, il avait vécu plusieurs vies, consacrées chacune à une haute spécialisation dans les domaines essentiels du savoir. Ces vies avaient été abandonnées, chemin faisant, comme le cerf quitte ses bois en « muant sa tête », et seuls étaient restés les différents savoirs, venus composer un être, notre ami, au visage d'enfant sur un corps de géant.

Le pastelliste Sam Szafran, qui le fréquenta pendant un certain temps à Paris, m'a raconté comment un jour, rentrant à pied avec lui de la Maison du Pastel, rue Rambuteau, jusqu'à la porte Didot, il s'était vu exposer par Joerg la philosophie de Spinoza, dont Sam ignorait jusqu'au nom. Le monologue avait duré plusieurs heures, à peine interrompu par les haltes dans les bistrots encore ouverts sur leur route. Et Sam, à ce que j'ai cru comprendre, avait fini par jeter l'éponge. Rien ne pouvait troubler l'obstination de Joerg. Quoi qu'il arrive, il entendait aller jusqu'au bout, celui-ci serait-il hors d'atteinte.

Il lui suffisait d'un regard échangé avec son interlocuteur pour scruter ses réactions, et celui-ci se sentait légitimé comme tel. Il lui était inutile de desserrer les lèvres, à supposer qu'il ait voulu s'y risquer : entreprise sans doute aussi périlleuse que d'essayer d'entrer dans un sous-marin par le hublot.

Ce qui m'attirait en lui ? Je ne me suis pas posé la question dans le flux de la vie. Il est temps de le faire aujourd'hui, si l'on accepte de jouer avec moi les prolongations. Je ne m'en sortirai probablement pas en disant que je « ressentais quelque chose ». Quelle chose ? Peut-être tout à la fois de la férocité et de la tendresse. Sans doute un mélange d'effroi et de fascination. Il était comme un revenant. Un habitant du pays des morts venu passer une saison sur terre (en enfer ?), parmi nous. Certains jours l'effroi l'emportait, et l'impression de férocité, à l'origine d'une angoisse insistante ; d'autres jours, heureusement plus nombreux, c'était la fascination, qui débouchait sur une vive tendresse.

Quelquefois, Joerg parlait ; quelquefois, il travaillait, et travailler, pour lui, c'était souvent parler du travail à venir, en développer le programme dans chacun de ses détails et, d'abord, les conditions de son exécution, lesquelles étaient d'une précision à toute épreuve et non négociables. À ses yeux, c'était clair, le travail l'emportait sur l'œuvre. L'atelier, du coup, celui qu'il concevait et construisait depuis si longtemps rue Jean-Pierre-Timbaud, était le haut lieu de l'œuvre ou, plus précisément, l'œuvre elle-même. Il allait devenir le lieu d'accomplissement de l'inachevé. Aussi, pendant des années, dont j'ai connu certains épisodes, a-t-il affronté, par les paroles et les actes, l'exigence de l'atelier, la nécessité de se doter de l'outil indispensable à l'exécution du programme artistique qu'il s'était fixé en amont. Les œuvres imaginées, je m'en souviens, n'apparaissaient plus que dans les trouées d'un discours, alors tout entier dédié au dispositif de l'atelier.

Trouver un local réunissant toutes les conditions requises n'avait pas été une mince affaire. Joerg avait fini par opter pour le dernier étage d'un vieil immeuble de Belleville, quartier qu'il avait adopté avec bonheur. Tout était à faire. Non seulement l'atelier proprement dit, l'outil de travail qui devait

lui permettre de maîtriser dans des conditions idéales toutes les techniques nécessaires à la pratique de son art, mais aussi et d'abord le bâtiment lui-même, dans un état proche de la ruine. Des travaux herculéens s'annonçaient, qu'il entreprenait la plupart du temps en solitaire, si j'excepte les moments où il se fit aider par un assistant, rencontré dans les parages, et qu'il lui fallut former au préalable. Je fus d'emblée convaincu qu'il était de ces rares personnes capables de faire sortir quelque chose du néant.

J'ai pu voir Joerg à l'œuvre, et à la manœuvre. C'est peu dire que toutes ses forces étaient mises dans la cause de l'atelier. Lui qui n'était pas d'une stature d'emblée impressionnante (il faisait plutôt penser à une sorte d'éternel et fragile adolescent malgré sa haute taille) semblait pouvoir s'acquitter des missions les plus rudes comme si elles n'étaient qu'une simple formalité. Il n'était jamais pris au dépourvu et suivait son idée, quels que soient les obstacles, dans le concret le plus cru. Sa connaissance de toutes les spécialités du bâtiment, qu'il pratiquait selon les règles de l'art les plus strictes, n'avait rien à envier à celle des professionnels les plus aguerris. Une grâce particulière accompagnait chacun de ses gestes, comme s'il se donnait une liberté de jeu là où d'autres n'auraient vu que de l'effort et de la pénibilité. De même qu'un danseur, en vertu de sa science des points d'appui, peut soulever un partenaire comme s'il était libéré de son poids, Joerg réalisait ses exploits comme si de rien n'était. Ses gestes, toujours précis, qu'il semblait répéter depuis la nuit des temps, s'inscrivaient dans une temporalité qui n'appartenait qu'à lui. Pas de course contre la montre – c'est le moins que je puisse dire. Pas de signaux de stress ou de détresse. Il gardait la maîtrise méditative du temps, toujours prêt à lutter contre les accidents de parcours, et même contre les catastrophes, faute de pouvoir les empêcher. Je le percevais comme une sorte de « bon vivant du temps », qui s'imposait, en mettant la barre toujours plus haut, des mises à l'épreuve de sa disponibilité, quitte à entraîner autrui, j'aurais

l'occasion de le vérifier par la suite – ce n'est pas une autre histoire, mais celle que vous allez lire –, dans l'engrenage de l'épreuve.

Outre l'angoisse et la fascination dont j'ai parlé, il a tout de suite produit sur moi une impression puissante. J'ai aimé l'apparence juvénile qu'il pouvait donner à son visage, le charme irrésistible de son accent qui apportait quelque chose de trouble à son expression, son goût du mystère, son esprit de malice, sa façon subtile de s'émouvoir à certains moments et de communiquer son émotion. Au début, chaque anecdote racontée sur lui ajoutait à mon émerveillement. Évidemment, son incroyable liberté de choix. Dans un premier temps, tout lui paraissait possible. J'ai été non moins fasciné par la force de son imagination, son art de l'association, des combinaisons, son incapacité à privilégier la ligne droite. Le point de départ était vite oublié, son attention se déplaçait. Impossible de relier les données d'un seul fil. Il procédait par sauts, par embardées, digressions. Il revendiquait cette liberté d'action, ne s'écarterait jamais de ce qu'il estimait devoir faire. En lui, tout bouillonnait. Rien ne s'arrêtait jamais. Ce qui nous aura en un bref laps de temps rendus si proches, décidément je ne pourrais le dire autrement. Après tout, je ne savais rien de lui et il ne savait rien de moi. Lors de nos rares rencontres nous ne nous étions presque rien dit. Je ne me souviens pas d'un quelconque dialogue qui nous aurait ouvert les yeux l'un sur l'autre. C'était à peine si je connaissais une œuvre de lui. De son côté, il ne devait pas m'avoir beaucoup lu. Pas davantage écouté à la radio. Quelque chose, pourtant, nous avait mis intimement, oui, en rapport. Quelque chose faisait que nous avions l'impression de nous connaître depuis toujours, que nous étions liés l'un à l'autre depuis toujours.

L'une de ses passions était le jeu d'échecs. Jean Daive, bien plus tard, m'a raconté qu'au jeu d'échecs il y avait une cérémonie entre le fils et le père, qui ne cessait de mettre Joerg en « échec et mat » – jusqu'au jour où l'inverse s'était produit ; son père était mort deux jours après. Le jeu avait

deux pères, le géniteur et l'autre père – Marcel Duchamp. Je me souviens qu'il revenait fréquemment dans nos conversations. Duchamp, père de substitution. Le joueur d'échecs qu'était Joerg ne détestait pas jouer contre lui-même, mais les partenaires de son choix étaient à l'occasion les bienvenus, à leurs risques et périls. J'ai été l'un de ces joueurs, sans doute, dans l'aventure de la rue Brézin.

Joerg ne m'a pas souvent parlé de ce qu'avait été sa vie jusqu'alors, si j'excepte les fameuses péripéties du chantier de son atelier, éternellement en cours.

Le peu que je sais, je le dois à une lettre que Jean Daive m'a adressée le 8 avril 2020, trente-neuf ans, donc, après les faits dont j'essaye de me souvenir ici, dont le début remonte, j'ai refait les calculs en m'appuyant sur des données vraisemblables, à 1981, et plus précisément à mars 1981, mois où se situe l'anniversaire de Laure. Elle et moi, nous nous connaissions depuis longtemps, nous travaillions ensemble à la radio, mais c'est véritablement à cette date, et précisément le 11 mars 1981, qu'elle a fait irruption dans ma vie.

Pour fêter son anniversaire, et alors que je venais tout juste de découvrir que je ne pouvais pas me passer d'elle, je l'avais invitée à dîner à La Closerie des Lilas après notre « direct », qui se terminait à minuit. Malgré l'heure tardive, il n'y avait pas une table de libre ; nous devions attendre, sans certitude d'être placés avant la fermeture. Par chance, une écrivaine que j'avais interviewée peu de temps auparavant dînait seule dans un coin reculé de la terrasse. Je lui demandai de nous offrir l'hospitalité, ce qu'elle accepta gentiment. Elle ne fut pas longue à comprendre que ma démarche n'avait pas été dictée par le désir d'engager avec elle une conversation.

Aussi, sa dernière bouchée à peine avalée, elle se leva et nous souhaita une bonne soirée. Ce fut, en effet, l'une de ces soirées dont on se souvient toute sa vie. Puis, quand arriva le moment de rentrer chez soi, je proposai à Laure de la raccompagner. Elle habitait assez loin, rue de la Fontaine-au-Roi, dans le XI^e arrondissement. Dans la voiture, nous poursuivîmes notre conversation en traversant Paris, mais Laure était de plus en plus silencieuse. Je continuai à parler, sans réactions de sa part. Je pensais que nous étions sur la même longueur d'onde et qu'elle n'avait rien à ajouter ou à retrancher à ce que je lui disais d'une voix sans doute trop murmurante, comme à mon habitude. Arrivé à destination, je dus me rendre à l'évidence : elle s'était endormie. Elle dormait même profondément. Comment la réveiller ? J'essayai d'abord de lui parler, d'effleurer ses épaules avec les paumes de mes mains, prenant soin d'éviter toute brusquerie pouvant occasionner un mauvais réveil, puis, comme je n'obtenais aucun résultat, je finis par l'embrasser.

À partir de ce baiser, une veilleuse éclairera toujours ma vie quand le chien noir de la mélancolie, vieil habitué de mon territoire le plus intime, menacera de me déchirer de ses crocs. Une veilleuse ou plutôt une « servante », cette lampe de théâtre qui demeure allumée en permanence, les lieux seraient-ils plongés dans la plus vive obscurité.

La rue Brézin, cependant, est demeurée pour Laure un hors-champ de ce que nous partagions désormais. C'était mon domaine exclusif. Elle n'y a presque jamais mis les pieds et s'est bien gardée de suivre les péripéties des travaux, sur lesquelles j'avais pris l'habitude de rester silencieux. Elle ne sera donc pas un personnage de cette histoire – ce qui ne la rendra pas pour autant lointaine.

Je reviens à la lettre de Jean Daive, reçue par mail. Je vais la citer presque en entier. Elle est la seule biographie de Joerg que je détiens, outre « Il faut laver le cœur de Rimbaud », le récit que Jean a consacré à son ami dans son livre *Les Journées en Arlequin* où, sur bien des points, sont confirmées quelques-unes de mes intuitions.

Le mot « chemin » est sans doute le mot qui a conduit toute la vie de Joerg et de sa génération. Le mot « chemin » est chez Martin Heidegger et chez lui le chemin qui ne va nulle part. C'est le chemin qui s'arrête en pleine forêt.

C'est aussi le mot que Paul Celan utilise autrement.

Chez Joerg le chemin est fourchu c'est-à-dire qu'il se divise. C'est le chemin de gauche et c'est le chemin de droite. Paul Celan un jour m'a dit : il fallait prendre la file de gauche pour éviter la chambre à gaz.

Où se joue le chemin fourchu chez Joerg ? Dès l'enfance. Le père et la mère se séparent. C'est la guerre. Toute l'Autriche a acclamé l'Anschluss et Vienne était en fête. La mère est juive, très brillante universitaire, très brillante – tout court. Elle étudie la philosophie, elle a lu Hegel et donc naturellement entre dans

le monde cher à Joerg : celui du renversement des valeurs qui reconnaît le négatif.

Le père est profondément autrichien, auteur dramatique sinon célèbre et reconnu du moins à la mode. Séduisant, séducteur, il entre dans le monde fermé du Burgtheater alors totalement sous l'emprise des nazis. Il en vit. Il y travaille, ses propres pièces sont jouées. Un mot étrange – ambigu – de Robert Musil dans ses journaux semble vouloir disculper la position du père, malgré tout indéfendable. Lorsque j'en ai parlé à Joerg, sa colère était grande à tel point qu'il s'est obligé à une descente en flèche de Robert Musil.

Pourquoi ce préambule ? Parce que le chemin fourchu se joue là. Il y a une séparation à vivre et Joerg choisit le père.

Il choisit le père – jouant l'auteur dramatique dans Vienne. Comme tu le sais sans doute, l'après-guerre est terrible à vivre car la vie continue avec tous les nazis qui ont repris leurs postes, partout.

Joerg est donc un enfant qui vit l'absence du père et qui vit dans l'attente du père. Il y a entre eux les parties d'échecs et quelques dîners dont un, qu'il m'a raconté, qu'il m'a fait revivre dans une vieille, une très vieille brasserie qui se situait dans des caves voûtées où la bière était brassée dans des cuves en cuivre et qui dégageait une profonde odeur de houblon.

Tout au fond de la brasserie un immense muret avec une immense fresque devant de longues tables parallèles. Le père tournait le dos à l'image peinte et le fils la regardait cette image

peinte qui représentait un nuage vertical, magnifique, faisant peut-être référence au nuage nucléaire mais aussi au ciel nuageux que Dürer aquarellise à la suite d'un rêve. Je ne sais pas si tu vois cette étonnante aquarelle. Donc imagine le père qui mange et parle et le fils qui écoute, tout en regardant le nuage, tout en le détaillant à la manière d'un encyclopédiste comme si ce nuage était une représentation de tous les nuages possibles. Il fait face à un véritable atlas que beaucoup plus tard il se mettra à conjuguer. Je peux imaginer une manière de biographie racontée sous la forme de nuages encyclopédiques. Il y a une équation père + fils + x.

Cette situation m'amène à affirmer que pour Joerg il n'y a pas de sexes séparés. Joerg, comme il accumule les nuages, accumule la sexualité. Il est deux sexes en un.

Une anecdote qui m'a sidéré. Je lui propose une série d'émissions sur Mondrian. Et il y a un premier Mondrian, sans doute encore sous l'emprise du père pasteur, qui peint à n'en plus finir des phares, des beffrois, des clochers-forteresses, des moulins à vent. Et Joerg me dit : « Tu comprends, chez Mondrian les moulins à vent s'enfilent. Il y a rarement un seul moulin. Il y en a toujours un derrière, caché, parce que le moulin caché enfile le moulin qui est devant, c'est le fils qui enfile le père, le fils sodomise le père. »

Évidemment ce que je venais d'entendre m'a fait beaucoup réfléchir. Par exemple aussi sur ses rapports avec sa sœur. Femme très belle, étrange, sans sexualité affirmée. Il y a eu entre eux inceste. Inceste affirmé, répété, dans la durée. Joerg me l'a dit et j'ai fait une mémorable promenade dans le

Wienerwald. Elle, à mon bras, à l'écoute de mon poulx et qui me racontait ma vie passée et présente de façon incroyable. Qui est cette sœur, très belle ? Mannequin qui peut tout, qui participe à tous les défilés sur toutes les scènes du monde et qui un jour veut se suicider et opte finalement pour Jung, auprès de qui elle s'enferme pendant de longues années. Elle revient dans la vie en épousant un pilote de ligne. Heureuse. Malheureuse.

Est évoquée plus loin une autre scène, postérieure à notre compagnonnage rue Brézin : j'ai déjà reconnu mes torts en matière de chronologie. Elle se situe à Lucca, en Toscane, sur la rivière Serchio, où Joerg vivra de 1986 à 1992. C'est là qu'il a rencontré la comtesse Immacolata Rossi di Montelera, l'épouse du comte Vittorio Rossi di Montelera, à la tête de Martini & Rossi, l'entreprise familiale. La comtesse, collectionneuse, lui a commandé une fresque pour sa demeure, la villa Maria Teresa, en lui apportant tous les moyens nécessaires à son exécution.

De nouveau, m'écrit Jean Daive, il s'est engagé sur un chemin qui a multiplié les fourches. Choix du lieu de la fresque. Il a voulu choisir la chambre conjugale et le comte a dû réagir. Le choix des matériaux comme la chaux, comme le ciment, comme les pigments. La non-décision de choisir des assistants. La non-décision de choisir le thème même. Par la suite, la forêt s'est imposée à partir d'une idée prise chez Georges Seurat. Là, le charme a joué en profondeur et agi sur Immacolata qui a cédé sur tout sans vraiment comprendre la situation ni les délires de Joerg. Mais la fresque restera à l'état de projet, ni les

commanditaires ni le peintre n'ayant pu s'accorder sur son emplacement.

Le thème du sous-bois est toujours repris, toujours nié, toujours développé, profondément vrai dans la vie de Joerg, profondément saturé par un excès de pensée. Je lui disais parfois : mets du blanc, aère, un paysage respire. Il a fait cette concession : au loin dans le sous-bois se profile le peintre. Le peintre lit un livre et le livre est blanc.

L'histoire de Joerg est sans doute liée à l'histoire d'une grande solitude. Solitude vécue par le savoir, par la lecture des livres, par la lecture du plus grand nombre possible de pensées. Il est probable que la saturation vient de là et qu'au lieu d'y tracer des brèches, des ouvertures, il est allé jusqu'à les saturer.

Je comprends très bien les études savantes, sévères, rigoureuses qui ne font pas de différence entre l'image, les sciences, les mathématiques. Je te rappelle qu'il a fréquenté l'École des beaux-arts de Vienne où les études passaient par l'enseignement du cinéma. Joerg a tourné un film pour son mémoire de fin d'études qu'on a pu voir à Paris au Centre Pompidou. Il y a toujours ce rêve allemand ou germanique de faire la synthèse de la poésie, de la philosophie et des sciences. C'était un des grands rêves de Joerg.

Comme tout chantier, celui de la rue Jean-Pierre-Timbaud a connu des aléas. Il y a même eu des interruptions, parfois de longue durée, causées par des événements qui m'échappaient : l'attente de matériaux, par exemple, commandés quelquefois à l'autre bout du monde et sans lesquels il était impossible de poursuivre.

C'est précisément lors d'une de ces interruptions que Joerg accepta à ma demande de m'aider à rénover l'appartement de la rue Brézin. Un refuge, je l'espérais, un lieu protecteur, j'y ai fait allusion, où réinventer une intimité avec mes enfants dont j'étais désormais séparé. Sortant d'une histoire frappée de violence, j'aspirais à un peu de douceur. Or je découvrais ce que signifie ne pas vivre avec ses enfants. La chose m'avait longtemps semblé impossible, je préférais souffrir l'atemoiement. J'ignorais une souffrance plus terrible encore : celle de ne plus vivre avec eux et inversement.

Commencer par tout repeindre m'aiderait à faire apparaître un monde où, eux et moi, nous pourrions vivre une nouvelle vie, repartir d'un bon pied. Rendre un vide habitable. Après tout, c'était un lieu provisoire, nous n'allions pas y rester jusqu'à la fin de nos jours. Même si elle reposait sur un pari, l'entreprise ne m'effrayait pas trop, étant donné l'exiguïté de l'espace.

Dans un premier temps Joerg vint constater les dégâts. Ce fut vite fait. Un bout de couloir (l'entrée) s'étranglait en un autre bout de couloir, plus étroit encore, qui desservait une minuscule cuisine et un cabinet de toilette : telle était la scène de la plupart des actions que nous allions vivre ici et qui allaient façonner notre vision de la réalité.

Joerg proposa aussitôt, voyant que je ne sauterais pas l'obstacle, de se substituer à moi. Il me parla de ce plafond, par exemple, auquel le lessivage avait été fatal, comme s'il s'agissait de la fange du monde. Il y avait des taches d'humidité verdâtres sur les bords, une odeur de moisi. Une fuite d'eau en était à l'origine. Les dommages, à l'entendre, étaient incommensurables. Ce plafond exigeait trop d'ingéniosité pour que j'en vienne seul à bout. Lessiver ne suffisait pas. Nous ne nous en tirerions pas à si bon compte. Il fallait d'abord gratter le plâtre moisi et prendre la mesure des fissures et des lézardes ravagées par les moisissures. Toute faille qui s'ouvrait dessinait des méandres qui ne pouvaient que s'accroître. Je n'avais jamais autant entendu parler de failles, de fentes, de fissures, de lézardes, de crevasses même... Elles peuplaient les propos de Joerg.

Il tenait absolument à me venir en aide, à me tendre la main pour m'empêcher de m'enfoncer davantage. « C'est dans mes cordes », conclut-il. J'hésitai quelques secondes à accepter de lui prendre de son temps. Je restai silencieux tandis que nous nous observions un moment. J'avais la crainte d'abuser de lui, ce que je ne voulais à aucun prix. Mais je savais que c'était déjà trop tard. Il n'y avait pas de réponse à donner. Dès le départ, l'affaire était entendue. En toute innocence, j'avais mordu à l'hameçon. Illustration parfaite de cet étrange pouvoir qu'il avait sur moi et qui finissait par créer une atmosphère quasi hypnotique. Tout ce que je voyais : les murs, le plafond, Joerg lui-même, me brouillait la vue.

Je supposais que ce serait fait en un rien de temps, comme par miracle. Je lui demandai d'aller au plus vite, d'arrêter une date de début de chantier et une de fin. De prendre le temps nécessaire en veillant cependant à ce que ça ne ralentisse jamais les choses. Mais sa réaction immédiate m'inquiéta. « Pour peindre un tel plafond, me dit-il simplement, il faudrait être magicien. » Je pressentis que les choses n'allaient pas être si faciles, même s'il se disait prêt à tout, face à l'imprévisibilité. Il alla jusqu'à prétendre pouvoir, en cas de besoin, déplacer des montagnes aussi vite que si elles étaient un décor de théâtre. Je n'avais pas encore compris qu'il élevait des tâches plutôt prosaïques – repeindre un plafond, des murs – à la hauteur d'un grand art. L'un et l'autre, nous ne parlions pas de la même chose.

À aucun moment pourtant je ne m'évertuai à forcer la réalité. J'essayai de me rassurer en tentant de me convaincre que venir à bout d'un chantier aussi banal serait pour lui un jeu d'enfant. Je connaissais ses compétences. Il y avait le précédent de l'atelier de la rue Jean-Pierre-Timbaud, visité quelque temps auparavant, et qui m'avait littéralement ébloui. Pas de doute qu'il me ferait gagner du temps et substituerait de la belle ouvrage au bricolage maladroit que j'avais commencé à bâcler. Pas de doute qu'il connaissait le métier comme pas un. J'étais certain qu'il mettrait toute son énergie en jeu, malgré ses nombreuses exigences, pour achever ce travail dans des délais raisonnables. Je pensais qu'en travaillant dur, tous les deux, je pourrais m'installer bientôt avec mes enfants.

Bientôt, qu'il agisse vite devint mon obsession. Il me répondait que c'était prendre le risque d'agir en aveugle.

En vérité, l'espoir d'un délai raisonnable s'amenuisait. Je commençai à douter. La situation paraissait partie pour durer. J'aurais aimé déceler des signes positifs, mais nous semblions nous enfermer dans un cercle infernal. La fin des travaux reculait chaque jour. Je m'interrogeais intuitivement sur

ses dispositions face à la réalité. Il me demanda quel genre de peinture je souhaitais et, comme je ne répondais pas, en position immobile, la main sur la poignée de la porte, il me précisa, devinant sans doute mes arrière-pensées, qu'il avait l'habitude de tenir ses engagements et que, de toute façon, avec le temps, on arrivait à tout. Certes, tout chantier implique une prise de risques, mais il avait à cœur de ne jamais rien laisser au hasard. Il tiendrait compte de la lumière, de son irruption dans mon bout de couloir obscur, dont la couleur que nous choisirions ne saurait s'affranchir. « La lumière mange la couleur, multiplie les tensions, et il faut toujours laisser une chance à l'inattendu », ajouta-t-il avec un sourire magnifique.

Pour lui, au début, tout devait être blanc. Murs et plafonds. D'un blanc lilas, peut-être. Il fallait voir. Nous n'en étions pas encore là. Nous ferions des essais. Pas question de lésiner sur les essais : c'est le plus important. Le reste n'est qu'une formalité. Tant que tous les essais n'auraient pas été faits, nous ne serions sûrs de rien. Puis, il faudrait recenser les scénarios envisageables. C'était une autre affaire. Peut-être encore plus compliquée. Nous ne pourrions pas être économes de notre temps. L'avenir en dépendait. Seule certitude : il commencerait par le couloir. Il fallait bien commencer par quelque chose. Ensuite, nous serions de ceux qui, comme le disait le peintre Jean-François Millet, « y mettent leur peau ».

Mais pourquoi allait-il se donner cette peine ? Soulagé, j'éprouvais en même temps, pour dire la vérité, un certain malaise. En acceptant l'aide généreuse de Joerg, ne m'étais-je pas lié les mains dans le dos ? Pire encore ? J'ose à peine l'écrire : je me posais des questions sur ses intentions réelles. Il y avait cette évidente attirance mutuelle. J'étais cependant trop excité par la perspective d'une nouvelle vie avec mes enfants pour creuser vraiment la question. J'avais pour lui de la gratitude. Il me donnait un but.

Sans arrière-pensées, je comptais sur lui. Mais, à regarder la réalité en face, toutes les cartes restaient entre ses mains.

Pour n'importe quel peintre en bâtiment, notre chantier aurait été l'affaire de quelques semaines, mais je dus vite admettre que tout travail pris en charge par Joerg n'impliquant pas de longues périodes d'observation et de minutieux préparatifs n'était pas recevable. Le chantier, je dois le reconnaître, occupait ses jours et même ses week-ends. Si par hasard il avait un empêchement, il me téléphonait et sa conversation durait des heures entières. Il insistait sur le fait que ce qu'il faisait chez moi était devenu pour lui une nécessité. Il y était contraint, alors que non seulement il n'en tirait aucun profit pour lui-même, mais que cela ne laissait plus aucune place à son propre travail. « Les erreurs sont des outils essentiels », répétait-il, citant un auteur dont j'ai oublié le nom. Les erreurs, les déconvenues, les mauvaises surprises, commentait-il, permettent des avancées imperceptibles.

Avec cet appartement, j'entérinais le fait que ma vie partait en tous sens. Je me retrouvais privé de centre, sans foyer central. Le lieu était, certes, des plus modestes, au dernier étage d'un immeuble petit-bourgeois comme il en existe d'innombrables dans les rues du XIV^e arrondissement de Paris. Il n'y avait pas grand-chose à reprendre. Sauf à imaginer une structure différente. L'un des murs gênait Joerg, apparemment. Il le tapota et le déclara porteur. Il ne se risquerait pas à le démolir, dans la crainte que tout l'étage ne s'écroule. Dans tous les cas, il nous faudrait l'autorisation des propriétaires, ce qui m'obligerait à un retour à la case départ, c'est-à-dire à une négociation avec la jeune fille de l'agence immobilière que je souhaitais garder le plus loin possible de ma vue. J'imaginais avec quel fou rire elle accueillerait ma déconvenue, ce que je n'étais pas prêt à accepter. À ce moment, outre la peinture du studio proprement dit, qui posait peu de problèmes, la priorité était le minuscule couloir d'entrée qui desservait la

cuisine de poupée, où il n'y avait pas la place de mettre une table, et le cabinet de toilette, qui aurait eu du mal à rivaliser avec l'esplanade des Invalides. Au total, c'étaient donc huit à dix mètres carrés, à tout casser, que nous devions rénover. Ce n'était tout de même pas gravir une montagne ! D'ailleurs, Joerg allait se mettre au travail immédiatement. « Il faut bien commencer », me dit-il. À chacun son rôle. J'avais moi, au préalable, emballé les meubles, la vaisselle qui traînait et les ustensiles de cuisine, les vêtements et les quelques bibelots que j'avais cru bon d'apporter. Quant aux livres, j'avais fait une sélection, laissée en libre accès dans la bibliothèque : il y en avait certains dont nous pouvions avoir besoin à tout moment...

OceanofPDF.com

Le premier matin de notre compagnonnage, j'avais pris soin d'arriver très en avance, après une nuit blanche due au stress. Je me souviens que je n'avais même pas pris le temps avant mon départ de préparer le thé de Laure comme je m'en chargeais d'habitude. J'étais passé par la rue Boulard, juste au moment de l'entrée à l'école. La rue était bondée d'enfants et je ne faisais que penser aux miens. Où étaient-ils à cette heure ? J'essayais de reconstituer leur emploi du temps. J'étais impatient de les retrouver rue Brézin, autour du dîner que j'aurais préparé avec amour à leur intention, et de passer le week-end avec eux. Nous n'en étions pas encore là, pour m'en tenir à une litote.

Puis je hâtai le pas dans la peur de rencontrer la jeune fille de l'agence immobilière. Sans doute traînait-elle souvent dans le quartier et je ne souhaitais surtout pas prolonger notre « relation ». Je ne voyais pas très bien ce que je pourrais lui dire. Ni même si j'avais envie de lui dire quoi que ce soit. Passé l'instant où le regard laisse percer un éclat, tout me semble rentrer dans l'ordre. À la limite, la croiser ne m'aurait pas perturbé si je n'avais pas eu à lui parler, c'était devoir échanger avec elle quelques mots qui me paraissait impossible. Je compris que je devais renoncer à me promener au hasard par ici. Tomber sur elle était un nouveau danger qui me menaçait.

Je montai les marches de l'escalier de la rue Brézin quatre à quatre. Joerg était là, déjà, devant la porte, avec sa veste noire de velours côtelé, une chemise blanche et un pantalon de toile, couleur claire, dans les beiges si je me souviens bien. Il commença par se changer. Il avait apporté une tenue de peintre, veste et pantalon de coton blanc, qu'il alla passer dans le cabinet de toilette, ses affaires de ville étant soigneusement pliées et rangées sur une chaise. Bien que le programme soit en principe arrêté, Joerg voulut, dans un premier temps, recenser et étudier de nouveau les différentes options possibles. Il avait à cœur de n'en omettre aucune et envisageait celles qu'il avait repérées dans tous leurs détails. Je m'efforçai de freiner autant que je le pouvais son imagination prospective, car non seulement il dessinait une esquisse à la bonne échelle pour chaque hypothèse, mais, pour les plus plausibles, il tenait aussi à faire un essai en vraie grandeur, de façon à ce que nous puissions décider en parfaite connaissance de cause. D'une manière générale, il reconsidérerait sans cesse le terrain sur lequel il était censé avancer. Il allait jusqu'à remettre en question ses connaissances, le champ déjà ouvert à ses expériences, pour repartir de zéro. Il était recueilli, plongé dans le silence, comme s'il s'appêtait à travailler à l'une de ses œuvres avec la plus vive intensité créatrice.

Il faut se rappeler que Joerg n'ignorait rien des ressources de la peinture et de son usage. Il bénéficiait de tout un héritage de savoir. Il avait l'inquiétude technique des grands ouvriers d'autrefois, ne méconnaissait rien du concret d'un travail rigoureux. Il avait lu tous les traités de peinture sur lesquels il avait pu mettre la main. Je pense à sa pratique de la fresque en particulier, immense projet développé dans des conditions physiques très dures. Toutes les questions, en tout cas, étaient résolues avec une sincérité et une rigueur absolues. Il n'hésitait pas à l'occasion à s'aventurer dans la philosophie des choses au rythme d'une pensée toujours plus inventive.

Très vite s'imposa l'évidence que les préliminaires nous occuperaient plus longtemps que souhaité. Il était acquis qu'il ne se contenterait pas de passer une simple couche de peinture, mais qu'il suggérerait une multitude de possibilités. Il voulait manifestement faire de la réfection de mon modeste appartement une expérience inédite fondée sur des actes innovants. Dans sa revue des hypothèses, Joerg examinait tous les paramètres des solutions retenues et établissait pour chacune une liste des avantages et des inconvénients dont l'analyse ne laissait en vérité à aucune la chance de surmonter ses contradictions. « Qu'en penses-tu ? me demanda-t-il un soir. Nous allons perdre notre temps. Rien ne sera jamais satisfaisant. » Il y avait toujours quelque chose qui allait de travers, une sorte de décalage entre ce qu'il avait à l'esprit et ce qu'il pouvait réaliser. L'impasse dans laquelle nous nous trouvions tenait à la configuration des lieux et à l'état des murs sur lesquels le mauvais sort avait dû s'acharner au long des années. « À ta place, alla-t-il jusqu'à me dire, j'abandonnerais tout et j'essaierais de trouver autre chose, ailleurs. Ce ne sont pas les studios qui manquent. Ici, nous sommes coincés. Nous ne pourrions pas nous en sortir par le haut. La solution miracle, personne ne la tient, mais il y a des limites qu'on ne doit pas franchir... »

Confiant dans le travail de la nuit, je quittai Joerg ce soir-là en pensant que le lendemain serait un nouveau jour, peut-être un jour meilleur. Il n'était tout de même pas du genre à aimer jouer à perdre. Je n'allais pas m'enfoncer si tôt dans l'abattement et le découragement. Pas de quoi déjà s'affoler, même si je rêvais qu'il se lance à pleine vitesse. Nous devions nous livrer entièrement au moment présent comme si nous étions devant un grand espace indompté.

Le lendemain, lorsque j'arrivai rue Brézin, Joerg était déjà là. Il me donna l'impression de ne pas avoir quitté les lieux depuis la veille, sauf pour aller acheter sa cartouche quotidienne de Camel. Assis à ma table de travail, il était plongé, une cigarette à la main, dans la lecture des *Grands Bois*, d'Adalbert Stifter, écrivain autrichien, mais peintre également, pour qui il éprouvait une passion qu'il n'est pas exagéré de qualifier de fraternelle. Il avait trouvé le livre dans la petite bibliothèque que j'avais eu le temps d'installer à sa demande, sans trop me rappeler ce que j'y avais mis. Joerg avait, dès le premier jour, prospecté les rayonnages et était, lui, mieux informé que moi de ce qu'on pouvait y découvrir. Je ne suis pas loin de supposer que les livres étaient chargés pour lui des potentialités les plus décisives. Il y trouvait toujours la confirmation de ce qu'il venait de me dire ou des arguments en faveur d'une thèse qu'il était en train de défendre. Mais ce qui était dit dans la plupart n'avait à ses yeux d'intérêt qu'en tant qu'ouverture sur ce qui n'était pas dit et ne pouvait peut-être pas se dire. Les livres ouvraient une brèche, espace de silence dans lequel se dévoilait leur accomplissement.

C'était un lecteur compulsif. Une sorte d'encyclopédie, si j'ose dire, « délirante ». Je pus vite constater qu'aucun des livres recueillis chez moi ne lui était inconnu. Les circonstances de leur lecture, la relation entretenue avec eux et leur rattachement au tout singulier de sa pensée et de sa vie

auraient pu nous occuper jour et nuit. De temps à autre, à l'appui d'un développement, il allait en rechercher un dans la bibliothèque pour m'en lire des passages à haute voix. Un fragment en appelait un autre, qui pouvait renvoyer lui-même à un autre livre, et nous étions alors, inutile de protester, plongés jusqu'au soir dans une lecture commentée qui procédait par détours et décentrement. La bride sur le cou était laissée à la parole, qui n'avancait cependant qu'avec une grande lenteur. Mais une aura très particulière émanait de ses propos mêlant une culture inépuisable à une force d'imagination sans pareille. L'éblouissement et l'admiration que suscitaient ses monologues... Il parlait dans un style qui pouvait paraître décousu, sautant parfois d'une idée à l'autre sans que la cohérence du propos soit d'emblée évidente. Et pourtant, leur subtilité finissait toujours par s'imposer à un moment ou à un autre.

Il n'en demeurait pas moins que la plupart des personnes à qui je citais son nom me disaient n'avoir jamais entendu parler de lui. Soit dit en passant, il n'est pas glorieux pour la critique, à l'exception de Jean Clair, d'avoir laissé jusqu'à présent une telle œuvre inaperçue. Joerg aurait dû apparaître comme un météore. Seuls quelques poètes se sont intéressés à lui. Je ne pense pas qu'il ait joué de malchance. Je pense qu'il n'a pas joué du tout. Travailler à ses œuvres, c'était essentiellement les imaginer et mettre au point les détails de leur conception ; la réalisation n'avait pour lui aucun intérêt. Je crois, en outre, qu'il n'attachait pas la moindre importance à l'argent, même si parfois il en a manqué cruellement, non plus qu'à la notoriété. Peut-être aussi se demandait-il parfois pourquoi poursuivre. À quoi bon aller plus loin. Nous n'avons jamais évoqué ces questions, lui et moi.

De rares fois, il lui arrivait d'avoir oublié le détail d'un livre : une date, le nom d'un personnage, l'auteur d'un article cité. Séance tenante, il lui fallait le retrouver. Pas alors de secours numériques comme ceux qu'il est

facile de solliciter aujourd'hui. C'était évidemment l'élément d'un livre ancien qu'il se rappelait avoir vu dans une librairie d'occasion située loin de la rue Brézin. Il s'y rendait sur-le-champ. Lorsqu'il rentrait bredouille, ce qui était le cas le plus fréquent, il s'empressait de téléphoner à un certain nombre de libraires qu'il rejoignait aussitôt en cas de réponse plus ou moins encourageante. Il abandonnait le chantier le temps qu'il fallait. Je le retrouvais quelques jours plus tard, généralement sans réponse à la question à propos de laquelle il voulait avoir le cœur net. Le temps, lui, contrairement à ce qu'il croyait, ne s'était pas arrêté. Le pinceau laissé dans le pot de peinture se révélait inutilisable, ce qui contraignait Joerg, à mon grand dam, à se rhabiller : c'était celui-là qu'il voulait, à l'exclusion de tout autre, il devait donc acquérir un modèle identique, même marque, même format, ce qui ne facilitait pas les choses.

« Le travail avant tout », répétait-il souvent. C'est vrai qu'il travaillait comme un acharné. À fond chaque jour, comme s'il subissait une pression très forte et se refusait à baisser la garde. Des gestes de ses mains émanait une promesse de perfection propre aux plus grands artistes. Entre nous, dès le début, s'était décidée une histoire de tension et de rythme. Dès la porte du studio franchie, là-haut, au dernier étage, j'étais pris dans un mouvement, des vibrations, harmonisés par la présence de Joerg. Nous étions chaque jour, certes, dans la répétition des situations, des paroles et des gestes, mais aussi face à l'imprévisible qui pouvait s'inviter à tout moment. Ce qui me frappait en arrivant, sortant du brouhaha quotidien, c'était le silence. Une absence de bruit de fond. Je pouvais détecter d'infimes sons, tel celui produit par la rencontre du pinceau et de la surface, des crépitements de toute petite magnitude.

À peine là, j'avais droit au bilan de ce qui n'allait pas. Il suggérait des modifications, des compléments. Il se plongeait souvent dans une longue méditation, assis en tailleur sur le sol, dans la posture de la concentration.

Les phrases de Joerg, parfois, finissaient en éclats de rire. Je ne savais pas toujours pourquoi. En tout cas, au moins dans les premiers jours, je ne voyais pas le temps passer. Mais je commençais à comprendre que notre but principal, la rénovation d'une partie de mon petit appartement, se fondait dans une perspective plus large, laquelle était en train de se refermer sur nous, tel un labyrinthe. Bouillant d'impatience, je finis par me demander si je n'avais pas conclu un pacte avec le diable. Le chantier n'avancait pas, mon installation était loin de prendre tournure. J'étais entraîné dans une aventure qui m'échappait et dont j'ignorais où elle me mènerait.

Joerg, après tout, me faisait un cadeau. Je n'allais pas me plaindre de sa façon de me l'offrir. La difficulté n'était qu'une question d'emballage. Je devais l'ouvrir en prenant garde de ne pas le détruire, avec la patience que récompenserait le plaisir de la découverte. N'empêche que je me sentais complètement nu, sans défense. C'était peut-être ce qu'il voulait. Avoir seul la maîtrise. Être le seul maître à bord. Il me priait d'ailleurs de vaquer à mes occupations sous le prétexte que le travail en solitaire serait certainement plus rapide. Des journées entières, je n'avais plus ainsi qu'à me tourner les pouces et à me ronger les sangs.

Il n'apportait pas la preuve de sa rapidité d'exécution en solitaire lorsqu'il arrachait le papier peint qui s'étiolait. Il le faisait avec autant de précautions que si Giacometti avait été le locataire précédent et avait enrichi les murs de peintures, comme il le faisait dans son atelier de la rue Hippolyte-Maindron. Il ne pouvait s'empêcher d'identifier les traces, d'y voir des figures ou même des visages. Des végétaux. Des animaux. Toutes sortes de choses du passé qu'il se refusait à faire disparaître pour toujours.

Il étudiait aussi avec beaucoup de soin la nouvelle couleur des couleurs qui avaient perdu leur couleur... Il consacrait alors un temps infini à enlever les couches de couleur préexistantes afin de remettre au jour celles d'origine, comme si mon minable appartement était un monument historique.

À y regarder de plus près, je peux raconter l'histoire autrement et dire, par exemple, que le chantier se déplaçait. Chacune de nos conversations relevait, en quelque sorte, d'une démolition et d'une construction qui n'avaient rien à voir avec le bâtiment. L'artiste et l'écrivain que nous étions, Joerg et moi, en tant que protagonistes d'une autre scène qui avait permis notre rencontre, se retrouvaient tout d'un coup dans un décor de chantier bien approprié pour mettre en jeu les moyens et les finalités de leur véritable travail et de sa charge d'inquiétude. C'était une *autre scène*, dont la rénovation du studio de la rue Brézin n'était que le déclic et le reflet. La rénovation en cours, du même coup, perdait son statut de « fin » pour devenir un moyen, une mise à nu non pas seulement des murs, des possibles auxquels nous étions confrontés, mais, d'abord, des commencements, des fins premières, d'une recherche si difficile que nos vies entières n'y suffiraient certainement pas. L'expérience dans laquelle nous nous étions tous deux engagés ne se suffisait pas à elle-même. Le concret, tout ce qu'il y avait de plus tangible dans les travaux de maçonnerie, de peinture, de menuiserie, d'électricité ou de plomberie que nous avions à affronter, donnait une place à l'insaisissable, à tout ce qui était enfoui dans la nuit de l'intériorité où se déployait ce que nous voulions être notre vrai lieu.

Pour Joerg, il en allait, je pense, toujours ainsi. Une couche de peinture ne pouvait pas s'expédier en deux temps trois mouvements. A fortiori la réhabilitation d'un local à usage d'atelier (clef de l'œuvre à venir, en passe de devenir l'œuvre elle-même, le processus l'emportant sur ce qui en

résulte) ou, pourquoi pas ?, du plus modeste des studios (refuge destiné à accueillir les émotions de la vie d'un père et de ses deux jeunes enfants). Il devait consacrer des heures à ne rien faire d'autre que contempler les murs en tirant sur sa cigarette. Il fumait presque sans interruption. Il était enveloppé de fumée.

Je restais immobile, stupéfait, pour ne pas dire médusé. J'ouvrais la fenêtre, me penchais au-dehors pour prendre de l'air le plus loin possible, de l'air frais, sentir le froid au-dessus de la cour plongée dans l'obscurité. L'ampoule nue, au plafond, baignait son visage d'une lumière crue.

Dans tous les cas, grâce à son exceptionnel pouvoir de ressentir, de voir et de dire, d'une place au-delà de celle qu'on lui croyait assignée, Joerg s'attaquait à une esquisse, rien qu'une esquisse – il faut bien commencer, donner le premier coup de crayon –, avant d'en accumuler tant et tant que l'esquisse était appelée à devenir dix mille et à constituer une manière de témoignage, forcément *in progress*, sur la peinture comme geste impossible. Peindre, pour lui, c'était ne pas peindre. Et s'il peignait, car ce serait faux de laisser entendre qu'il n'a jamais rien fait (chaque œuvre de lui, découverte le plus souvent par hasard, est toujours une surprise et un éblouissement), c'était, en somme, *ne pas peindre*. Et il n'a cessé de creuser cet écart invivable dans lequel il a puisé, malgré tout, l'énergie de poursuivre et, en fin de compte, d'exister. Il prenait un paquet de Camel, peut-être le second de la journée, retirait soigneusement la languette du film plastique et la tapotait du plat de la main. Puis il enserrait le filtre d'une cigarette entre ses lèvres et tirait sur celle-ci comme s'il s'agissait d'un objet très fragile. Il aspirait en plissant les yeux, une volute de fumée blanche restait suspendue à quelques millimètres de sa bouche avant de s'évanouir autour de lui.

Il m'arrivait souvent, tôt le matin, de le trouver assis à ma table devant une rame de feuilles de papier qu'il remplissait de notes éparses, dans une odeur de peinture, âcre, suffocante, qui imprégnait l'atmosphère et piquait les yeux. S'il levait la tête, c'était pour regarder par la fenêtre les premiers rayons du jour qui éclairaient son visage. Le soir, il fourrait les notes dans ses poches. J'en ignorais le contenu et la destination et si même il en faisait quoi que ce soit. Il pouvait, entre deux notes, paraître longtemps réfléchir, les yeux dans le vague. Je brûlais de curiosité de lui demander ce qu'il écrivait, à quoi il pensait, sans oser m'y aventurer. Je savais que, dans ces moments d'intense concentration, n'importe quel son, serait-ce celui d'une parole, semblait lui faire exploser la tête. J'attendais qu'il mette fin lui-même au silence. Ce qu'un sourire annonçait.

Le sourire de Joerg, c'était un peu l'habit de lumière du torero. Avec ce sourire, qui lui ouvrait tout à coup le visage vers un point immédiatement indéchiffrable, il m'annonça un matin avoir triomphé du doute qui nous avait empêchés d'agir jusque-là, inutile d'agiter encore la muleta en vue de passes supplémentaires. La décision s'imposait : les murs du bout de couloir, du cabinet de toilette, et le plafond de la cuisine seraient peints à la laque bleu marine ; les murs de la cuisine, recouverts d'un papier peint où se retrouverait le bleu de la laque. Plus question du blanc, sauf, peut-être, dans le studio.

Si le projet avait de quoi me séduire, il était fait aussi pour m'inquiéter. La laque n'est pas une solution de facilité. Elle représente, entre de nombreuses autres contraintes, un combat permanent contre la poussière. Ce qui laissait présager des jours heureux...

Après m'avoir longuement décrit les opérations nécessaires, Joerg m'informa que le choix de la laque nous contraignait à renoncer aux matériaux actuellement à notre disposition et à tout reprendre de zéro, à commencer par la liste des fournitures indispensables à la réalisation du projet. Rien n'était laissé au hasard. Joerg avait fait le tour des hypothèses les plus imprévisibles. Sa liste était d'une précision d'orfèvre. Je me souviens de lui avoir dit qu'il n'aurait jamais dû renoncer à sa vocation d'horloger.

Dans un second temps, en regard de chaque article, après avoir pesé le pour et le contre, il fallut noter le fournisseur auquel nous ferions appel. Joerg les connaissait tous. Il n'ignorait rien de leurs qualités et de leurs défauts, parfois imbriqués, ce qui ne facilitait pas la sélection, laquelle ne pouvait pas se faire en aveugle ni à la légère, ce qui supposait qu'on y consacre tout le temps requis. Il téléphonait aux entreprises, dont il gardait les coordonnées dans un volumineux carnet, et les assaillait des questions les plus pointues avant de se décider éventuellement à leur passer commande. « On ne peut pas prendre le risque, me disait-il, de buter contre un mur au dernier moment... »

Brosses, pinceaux, couteaux à enduire et à laquer, éponges, chiffons, spatules, rouleaux laqueurs, spalters, abrasifs, colle, papier peint, laque, acrylique, plâtre, enduit, white-spirit, que sais-je encore ?... Une liste de matériel longue comme le bras, tout ce qu'il fallait, me dit-il bizarrement, pour dompter la page blanche... Nous la refîmes dix fois, cette liste, sur

deux colonnes, celle des produits et celle des fournisseurs. Il ne fallait rien oublier ni personne. Et, surtout, ne pas regarder à la dépense. La liste s'allongeait de jour en jour. Impossible de savoir à quoi s'attendre.

Pour le choix de la laque, il lui aurait fallu un fournisseur sur mesure. L'un de ces écrivains directeurs d'usine de peinture cités par Philip Roth dans *Parlons travail* : Primo Levi à Turin, en Italie, Sherwood Anderson à Elyria, dans l'Ohio, sans oublier, en Italie également, à Trieste, Italo Svevo. L'auteur de *La Conscience de Zeno* fut longtemps directeur commercial d'une société fabriquant de la peinture, la Società Veneziani, propriété de son beau-père.

À mon arrivée le lendemain, Joerg me confia être là depuis trois heures du matin. Il avait très mal au dos. Comme il était parti pour ne pas fermer les yeux de la nuit, il avait préféré venir rue Brézin à l'heure où tout dort, sauf les chats qui rôdent autour des poubelles dans l'obscurité. Les yeux creusés, ourlés de cernes, il n'avait pas revêtu ses vêtements de peintre et me demanda de l'accompagner en voiture chez les heureux élus, nos futurs fournisseurs, au moins chez ceux qui avaient pignon sur rue à Paris ; pour les autres, nous verrions plus tard. Ce fut un périple interminable dont une seule journée ne put venir à bout, en raison, certes, de la distance à parcourir, mais aussi du volume des articles à transporter qui aurait nécessité l'usage d'une camionnette. Il avait une force incroyable. Il pouvait soulever des poids impressionnants, des pots de peinture, par exemple, sans laisser apparaître l'effort. Je n'en avais d'ailleurs pas fini avec les obstacles car, dans l'esprit de mon ami, ces produits étaient « à l'essai ». Nous allions vérifier s'ils faisaient effectivement l'affaire. Dans le cas contraire, nous changerions notre fusil d'épaule et nous nous donnerions une seconde chance. L'offre était riche, heureusement, sur le marché du

matériau et de l'outillage. Nous devions viser l'excellence, et pour l'atteindre, répétait-il, « nous avons tout notre temps ». Il détachait bien les syllabes en indiquant d'un geste de la main qu'il n'y avait pas de discussion possible : « tout-no-tre-temps ». « Je veux faire de mon mieux » était son leitmotiv. « Quand je m'attelle à une tâche, insistait-il, elle est toute ma vie. » Il ajoutait : « Tu verras, ce sera la plus belle chose que j'aie jamais faite. »

Il voulait m'aider à bâtir mon territoire. Je ne me doutais pas à quel point il était perfectionniste. Pour ne pas m'effrayer, il qualifiait le chantier de « broutille », que nous devrions boucler en quelques jours. Ses paroles étaient aussi rassurantes que celles du médecin promettant la guérison à un mourant. Il allait l'écoper, mon navire en détresse. Nous allions créer quelque chose de neuf. Un lieu sûr. De la fumée s'échappait des commissures de ses lèvres. « Tu as fait tant de choses pour moi », me dit-il un jour, à ma stupéfaction – je n'avais rien fait d'autre pour lui que d'accepter son aide généreuse. Il avait à cœur de me donner à entendre que la rénovation de mon studio n'était pas un intermède dans les péripéties de la construction de son atelier. Je n'allais pas lui reprocher de chercher l'important dans l'accessoire...

« Ce qui nous attend, ce n'est pas de la fanfaronnade » : je me souviens de cette phrase. Et de celle-ci : « Nous ne travaillons pas dans le bâtiment. On ne va pas brandir le panneau *Ralentir, travaux...* » Ce qui avait l'air de beaucoup l'amuser.

Je n'allais pas tarder à découvrir l'intimité dans laquelle il vivait avec les choses, les outils, les instruments, les matériaux... Il m'expliquait chaque procédure à la façon du joueur d'échecs qu'il était, insistant sur les coups, révélant l'enchaînement d'une tactique, confirmant son goût du

détail, moins soucieux qu'il était de gagner la partie que de la jouer dans les règles de l'art élevées à leur excellence.

« Dès le premier coup de pinceau, disait-il, tu t'avances en territoire inconnu. Le danger est partout. Tu passes le plus clair de ton temps à effacer tes traces dans la peur d'être repéré. Donc tu ne fais que te retourner. La marche arrière est le prix à payer pour aller de l'avant. Le peintre progresse centimètre par centimètre, tantôt ici, tantôt là. Il ne peut pas mettre beaucoup d'espoir dans l'avenir tant le passé est tout-puissant. »

OceanofPDF.com

Le temps m'a privé d'un grand nombre de souvenirs. Certains réapparaissent miraculeusement au moment où je désespère de les retrouver. Par exemple, son arrivée tardive un jour d'hiver. Il ne répondit pas à mon bonjour. Il avait l'air de ne pas avoir dormi depuis plusieurs nuits, voire depuis toujours. Ou d'accueillir dans ses nuit tout autre chose que le sommeil. Son nez saignait. Un filet de sang descendait jusqu'au menton. Il me parla d'une agression matinale dans un bar où, depuis la veille au soir, il jouait aux échecs. Je lui essuyai le sang avec une feuille de sopalin. Il s'abîmait dans une rêverie sans en dire davantage. Il était blême comme s'il avait recouvert son visage d'une couche de craie blanche. Il avait beaucoup de mal à respirer. Je ne savais pas quoi faire. L'aider à s'étendre sur le lit ? Je craignais, s'il s'allongeait, d'assister à une veillée funèbre.

Même absent, blessé, immobile, il menait encore la partie.

Il avait extrait une cigarette de son paquet, qu'il fumait très lentement, sans me regarder ou en me regardant comme s'il ne me voyait pas. J'avais l'impression d'avoir commis l'irréparable. Après quoi, comme s'il avait déjà perdu trop de temps, il fit les dosages de couleurs qui devaient lui permettre d'obtenir le bleu désiré. Il ne l'obtenait pas. Nous devions changer de cap. Il ouvrait l'un après l'autre les pots de peinture achetés

pour les essais et tentait d'établir un nouveau protocole. Il étalait un peu de peinture sur le mur, prenait du recul et, après un long silence, critiquait le résultat obtenu. De guerre lasse, il décidait de tout arrêter et repartait à la recherche de la couleur idéale.

Plusieurs jours de suite, je vins rue Brézin comme pour rendre visite à un ami malade. Ma crainte, tous ces jours, était de ne pas constater d'amélioration de son état. J'étais incertain de ce qu'il fallait taire et de ce que je pouvais dire. Je restais en état d'alerte. Je guettais un signe qui me laisserait entendre que le combat allait reprendre.

Joerg passait beaucoup de temps, chaque matin, à entraîner ses doigts : il faisait toute une gymnastique « pour les réveiller ». Venait ensuite le temps du ponçage. Il ne cessait de poncer, sans débarrasser les murs de leurs craquelures. De toute façon, ils étaient envahis par des panaches de fumée. J'avais l'impression qu'il avançait à tâtons alors que mon rêve craquait de partout. J'admirais son agilité proche de l'envol, croyais apercevoir le bout du tunnel, pour aussitôt replonger dans le noir. Les jours étaient à la fois lents et incroyablement brefs. Il me semblait que les forces les plus puissantes de la nature s'étaient liguées contre moi. Je pensais ne plus pouvoir espérer qu'en la chance. « Seul compte le désir de poursuivre, disait-il, le courage de continuer. Je ne fais pas de magie, je fais de la peinture. » Il touillait dans les pots, les refermait, étendait de l'enduit au couteau. Ce que je croyais déjà peint, fini, était une nouvelle fois couvert d'enduit qu'il devait poncer après séchage. Ça ne devait jamais finir, comme la misère. Il peignait la moitié d'un mur puis décidait d'en détruire le plâtre, sinon le mur lui-même. « Un peintre travaille à partir d'un fond, c'est l'objet de la recherche. S'il ne l'atteint pas, jusqu'à la dernière couche il se fourvoie. »

Ou encore, à ses yeux, les touches ne s'imbriquaient pas comme il fallait. L'ensemble manquait de fluidité. Il refaisait des essais. Voulait de l'unité. Une couleur vraiment unie. Pas de déchirures. On ne remplissait pas un mur à la diable... Il me disait de me mettre face au mur et me demandait d'ouvrir grand les yeux. Le plus grand que je pouvais. Il voulait me convaincre que les traces du rouleau ne s'enchevêtraient pas de façon satisfaisante. Il allait essayer le pinceau, puis procéderait par coups de brosse, par touches de couleur posées tout près l'une de l'autre, à la manière de Rembrandt ou de Van Gogh. Il était pris aussitôt d'une fureur de travail. Un loup ardent sur une piste.

Je n'irais pas jusqu'à affirmer qu'il avait pris tout à coup le parti d'aller vite en besogne. Au moins, il se montrait plein d'entrain, décidé à tenir bon sans pour autant se mettre en contrainte d'urgence. Chaque mur de mon futur « écrin de calme », si je peux l'appeler ainsi, me transportait dans des mondes inconnus, des pensées nouvelles, vers une autre perception des choses. Finalement, Joerg rendait ma vie plus intéressante. Il opérait des changements à vue qui me transformaient moi aussi, même si la peur du lendemain restait imprimée en moi à même la peau.

De temps à autre, pour les faire patienter, je rapportais à mes enfants certaines de ses reparties. Ils s'en amusaient, mais finissaient par se demander si, tous les deux, nous avions bien les pieds sur terre. Ils auraient voulu que nous cessions ce jeu qui avait trop duré, ou de jouer tout court, le « nous » désignant surtout mon ami, je l'avais compris, coupable de toutes les étrangetés et responsable d'une séparation qui s'éternisait. Joerg, devaient-ils penser sans le formuler vraiment, avait confisqué ma présence à leurs dépens. Il avait rompu notre lien *par la force des choses*. Il était d'ailleurs plutôt lucide à ce sujet, mais il pensait que nous ne pouvions pas céder sur l'essentiel et que c'était la condition d'une rencontre qui en soit une. Dans un lieu laissant à désirer, nous courrions à la catastrophe. Tout pouvait encore être sauvé, selon lui, si nous nous en donnions les moyens. Le réel, décidément, c'était ce qu'il imaginait, ce qu'il croyait. Le sujet allait devenir assez prenant pour longtemps nous envahir tous les deux.

Il était capable de peindre huit heures d'affilée. J'étais confus qu'il se donne tant de mal. J'observais sa main qui tenait le rouleau ou le pinceau, puis son visage, entièrement concentré et attentif au moindre détail. De temps à autre, il faisait des exercices pour se dégourdir les jambes, fumait une Camel en examinant ce qui venait d'être fait, puis commençait à poser des questions, qu'il s'adressait en fait à lui-même, sachant pertinemment

que je n'avais pas les réponses. De toute manière, ce qui en tenait lieu, c'étaient toujours de longs silences.

Je le revois aussi, agenouillé devant un mur et le frottant vigoureusement avec une brosse trempée dans un seau à intervalles réguliers. Il avait l'air de nettoyer une tombe. « Chaque fois que je passe la brosse sur un mur, j'ouvre une blessure où fouiller le passé. »

Malgré tout, il n'y avait toujours pas de changement notable. Il consacrait la plus grande partie de son temps à scruter les surfaces pour guetter les fissures ou autres accidents du plâtre. Les défauts qu'il déplorait n'imprimaient pas ma rétine. Il semblait avancer en aveugle dans un labyrinthe et m'entraîner dans le dédale sans fil d'Ariane. Les nerfs au supplice, je comptais les jours. Notre histoire devenait un serpent de mer, un vrai feuilleton. Il m'arrivait de questionner Joerg un peu vivement, de le presser de me donner des réponses sur les prochaines échéances. Il faisait alors le point sur ce qui nous attendait encore. Et la liste des étapes qui se dessinaient devant nous me paraissait s'allonger à chaque bilan. Le contraste était abyssal entre le flou de ses explications et la précision la plus sophistiquée avec laquelle il travaillait à imposer aux choses sa vision, toujours selon les règles de l'art pratiquées avec une maîtrise telle qu'il donnait l'impression d'avoir fait ce métier toute sa vie. Quand j'essayais de lui faire comprendre que les choses avançaient trop lentement, allant jusqu'à lui proposer mon aide, qu'il refusait bien évidemment, même si l'énormité de la tâche semblait écrasante, il me rappelait un peu vivement que la peinture ne se vit pas en accéléré. Désœuvré, les bras ballants, je finissais par me sentir scandaleusement inutile, au point d'en éprouver un profond sentiment de malaise. Je m'inquiétais également pour lui, je le lui disais, lui souhaitais de la force. En réalité, il présentait un curieux dosage de faiblesse et de solidité. Il me faisait penser à un personnage de science-fiction se battant contre un monstre venu d'ailleurs. En baissant la voix, il

me disait : « Je dois m'en sortir seul, sinon nous ne nous en sortirons pas. » Les êtres de son envergure connaissent la solitude. Ils ne peuvent compter que sur leur propre force. Personne ne peut leur venir en aide. Arrive le moment où la réalité se venge avec l'implacabilité d'une marée montante.

La nuit, je ne dormais pratiquement plus, ravagé, dans mes rares moments de sommeil, par des cauchemars hallucinants qui me laissaient un sentiment de vulnérabilité extrême. Tout ne tenait qu'à des murs. Il suffisait de quatre murs rebelles pour que le monde s'écroule autour de moi et que j'en voie de toutes les couleurs. Je n'avais plus qu'à me laisser tomber sur le lit, les bras en croix. Ma vie était suspendue aux fantasmes d'un artiste.

D'autres jours, il faisait preuve d'une aisance miraculeuse. Le paradis était au bout de ses rouleaux et de ses pinceaux. Rien ne se passait comme les jours précédents. Les essais incluaient les échecs et il n'avait jamais prétendu faire autre chose que des essais. À l'appui de ses convictions, il allait chercher les *Écrits* de Giacometti dans ma bibliothèque et me lisait, choisies au hasard, un florilège de citations :

« Alors, qu'il y ait un résultat ou non, qu'est-ce que vous voulez que ça fasse ? Qu'à l'exposition, il y ait des choses réussies ou ratées, ça m'est indifférent. Comme c'est raté de toute manière pour moi, je trouverais normal que les autres ne regardent même pas. Je n'ai rien à demander sinon de continuer éperdument. »

« Il ne peut y avoir qu'échec. La seule chose qui me passionne, c'est d'essayer quand même d'approcher ces visions qui me semblent impossibles à rendre. »

« L'apparition parfois, je crois que je vais l'attraper, et puis, je la reperds, et il faut recommencer... Alors c'est ça qui me fait courir, travailler. »

Combien d'autres propos que je n'ai pas notés sur le moment ou cherché à retrouver dans le livre des *Écrits* de Giacometti, dont chaque page, ou presque, devrait être citée.

OceanofPDF.com

Joerg, du point de vue de l'échec ou de la réussite, ne s'embarrassait pas de distinction entre l'artiste et l'artisan. J'avais beau lui faire remarquer que l'artiste, contrairement à l'artisan, n'a aucune certitude d'atteindre son but, à supposer qu'il en ait un, ce qui compte pour lui étant le chemin parcouru à coups de *fourches*, disait Jean Daive, d'allers et de retours, de constructions et de destructions..., il avait fourni, lui, Joerg, haut la main, la preuve que lorsque l'artisan prend le relais, dans l'aménagement de l'atelier de la rue Jean-Pierre-Timbaud, par exemple, le résultat est au rendez-vous.

Était-il autodidacte ? Avait-il suivi un apprentissage ? Je n'ai jamais pu le savoir ; juste qu'il avait étudié le dessin, la photo et le cinéma à l'Académie des beaux-arts de Vienne. Pour ce qui était de ses compétences artisanales, ses réponses sur sa formation restaient évasives et me paraissaient convoquer son monde imaginaire dans la réalité. Il assurait de toute façon être confronté en permanence à de l'inconnu qui faisait de lui un perpétuel apprenti. « Je sais que je ne sais rien », affirmait-il avec un large sourire. Son travail le mobilisait suffisamment pour le dissuader d'aller en amont des obstacles. « Pas de temps à perdre », répétait-il. Ou encore, avec tendresse, chaque fois que je le pressais à nouveau d'en finir : « Prenons notre temps, rien ne se fait en un tournemain, rien ne se fait à l'arrache, nous devons nous préparer à un saut dans l'inconnu, mais ne t'inquiète surtout pas, je sens fortement les choses. » Une fois, citant un auteur

inconnu de moi, que je soupçonnai être une de ses inventions, il ajouta :
« Et le chemin se dégagera devant nous. Nous vivrons davantage... » Il répéta plusieurs fois la phrase, en français et en allemand.

La reprise des mêmes gestes, d'une lenteur inouïe, mécaniques en apparence, en vérité non, peut-être pas tant que ça... Il travaillait l'épaisseur de la texture, se méfiait des nuances, des variations, bien qu'il les ait beaucoup étudiées dans ses gravures – je pense notamment à la série *Tholos*. Dans le bâtiment, si j'ose dire, son obsession était d'unifier, d'homogénéiser. Il était d'une grande maîtrise dans ses gestes. Jusqu'au moment où, reproduits à l'infini, ils lui échappaient. Il semblait les avoir oubliés. Il s'arrêtait, se ressaisissait, mais ne retrouvait pas toujours le fil. On aurait dit qu'il se confrontait pour la première fois à la peinture. Il faisait sur le mur ce qu'il aurait fait sur la toile ou le papier : des reprises, des repentirs. Puis le brouillard se dissipait peu à peu et de nouveau il était d'attaque, il reprenait confiance.

N'empêche que, dans l'immédiat, nous n'étions pas près de voir se dégager le chemin. Ce n'était pas la vie que nous vivions, mais une sorte de roman. Et même, un roman-fleuve. Joerg ne cessait d'ajouter des chapitres aux chapitres, en retranchait parfois, et à mesure que le temps passait, au lieu de nous rapprocher du dénouement, nous ne faisons que nous en éloigner. Il avait dès le début aimé être là. Il paraissait avoir toujours été là. Dès les premiers jours, ses habitudes étaient prises. Il était chez lui, à l'évidence. Je me sentais bien plus étranger que lui au lieu et aux choses. Il aimait se montrer utile et dans une complicité acquise, haut la main. Alors que nous nous connaissions à peine, il me donnait l'impression de pouvoir me suivre n'importe où sans se poser la moindre question. À la vie à la mort.

En attendant, rue Brézin, les murs se dressaient dans ma vie comme des murailles. Ce qui me semblait inenvisageable la veille, totalement impossible, non seulement était advenu, mais se présentait comme la réalité même dans laquelle je me débattais. Je n'avais pas une aptitude particulière à survivre en milieu hostile. J'avais malgré tout pensé que l'affaire finirait par tourner vite et bien, que la présence de Joerg serait météorique, que tout se dessinerait au fil de l'eau. Je le créditais d'une facilité souveraine. Avec d'autres obsessions que les siennes, je demeurais moi aussi à mille lieues de la réalité.

En fait, il tournait en rond, écrasé de fatigue, depuis des jours et des jours. Vers quoi était-il tendu ? Une disparition ? Un anéantissement ? Le négatif ? Cherchait-il à capter ce qui reste quand il ne reste plus rien ? Une surface nette de toute trace ? Ma seule certitude était qu'il entendait s'assurer que ce qui aurait disparu aurait définitivement disparu. Toute trace n'étant qu'une illusion, il essayait chaque jour de faire mieux, d'arriver à mieux faire que la veille, c'est-à-dire d'aller plus loin dans sa volonté que tout disparaisse. Le mot *perfection* – il est décidément difficile de ne pas revenir à lui s'agissant de Joerg ! – n'était pas à prendre à la légère. Il finissait par affecter notre réalité. La voir à travers lui, c'était cependant être voué à une certaine sorte de malheur.

Il ne s'agissait pas de passer une couche de peinture et adieu Berthe ! Joerg, je le répète, ne voyait que ce qui n'allait pas. Ça n'allait jamais. Il y avait toujours quelque chose qui clochait, qui faisait tache dans le tableau. Le plâtre craquait, se morcelait. Tout se déginguait en un rien de temps. S'il avait pu, il aurait jeté un grand drap blanc sur le mur et il se serait enfui. Même les ombres n'étaient pas les bienvenues. Les forces de l'invisible

avaient raison de nous. Il y avait comme un point imaginaire devant lui qui devait nous mener à une étendue aussi immuable et parfaite que l'éternité. Pour l'instant, ce qui était éternel, c'était cette espèce de purgatoire dans lequel il nous faisait vivre.

Par quoi ses yeux étaient-ils à ce point fascinés ?

Il regardait toujours au-dessus, au-dessous, à côté. Dès qu'il croyait voir un défaut, il ne pouvait plus le lâcher. D'où venait-il ? De nulle part, le plus souvent. Ce n'était rien. Pour lui, presque rien. C'était toute la différence. Après chaque couche de peinture, il la détaillait comme s'il avait dû trier une poignée de lentilles. Fallait-il enlever une à une chaque couche précédente pour qu'elle livre des informations ? Il n'excluait pas que des sortes d'ondes se propagent et se réfléchissent entre deux anciennes couches, provoquant les traces ou les taches indésirables. Peut-être allaient-elles plus vite que la lumière, ce pourquoi elles restaient invisibles. Seul Joerg était capable de les voir...

Les choses, quoi qu'il en soit, ne suivaient jamais naturellement leur cours. Pour moi, un défaut, même minime, était un signe de vie. Pour lui, c'était une aberration qui le poussait à réagir de façon généralement inattendue. Ce qu'il cherchait peut-être : se cloîtrer dans le trouble. Pas de place pour la réalité en dehors du trouble. Je le voyais comme face à un vide impossible à combler. Hypnotisé par une spirale sans fin.

La pièce était enfumée, encombrée de mes meubles de seconde main et du déploiement des pots et des accessoires d'enduit et de peinture. Il était difficile de s'y frayer un chemin. Joerg y parvenait sans problème, tel l'équilibriste sur un fil qu'il était par bien des aspects. Il allait et venait, furieux, me reprochant d'avoir laissé traîner sur le mur qui venait de recevoir une sous-couche d'acrylique blanche des « doigts noirs de suie ». Il

disait que c'était comme des marques de doigts laissées par un amoureux sur la peau de sa bien-aimée. Plus je regardais le mur, où je ne voyais rien, plus j'avais l'impression d'être regardé par lui, mis à nu. À force de scruter les murs avec une telle intensité, les voyait-il encore ? Évidemment, il suffisait d'une variation de la lumière pour que la couleur à peine posée change de teinte. Pour lui, ça n'allait plus. Ses plans étaient bouleversés. « Ce genre de défaut, on ne le chasse pas comme une mouche, d'un geste de la main. » Il était démuni. Me faisait penser au chanteur du récit de Louis-René des Forêts, « Les grands moments d'un chanteur », soudain privé de sa voix.

Quand j'arrivais plus tôt que d'habitude, je craignais qu'il ne me voie comme un gendarme frappant à la porte à six heures du matin. J'avais l'impression de le coller comme une sangsue. Les épaules tombantes, j'allais m'asseoir le plus discrètement possible dans la cuisine. J'étais aux abois, mais je me gardais bien d'allumer la mèche qui aurait pu déclencher sa colère. En même temps, je ne pouvais pas le laisser seul à la peine, comme s'il était à mon service. Alors je faisais de la présence. De temps à autre, je quittais la cuisine et affectais de mettre de l'ordre dans ma paperasse ou dans la bibliothèque. Je recherchais un livre que je croyais pouvoir lui plaire et dont je lui proposais de lui faire la lecture à voix haute. Mais très vite il m'interrompait pour donner son interprétation de ce que je venais de lire. Ses digressions nous emmenaient très tard dans la nuit. Mes yeux se fermaient de sommeil. Il en était comme si je n'avais rien fait de la journée. Je me sentais vide, à bout de forces, pour un résultat dérisoire.

Avec lui, toutefois, je ne perdais jamais rien à écouter. Je passais mes journées à l'écouter, la tête plongée dans mes mains. Qu'est-ce que je pouvais faire d'autre ? Tout en continuant son travail, il parlait, il parlait, sa

main parfois posée sur mon épaule, et je ne faisais qu'acquiescer, comme sous hypnose, ayant parfois depuis longtemps perdu le fil. Les mots s'entrechoquaient. Il butait sur certains. Impossible de déceler s'il m'entraînait dans les circonvolutions de sa culture ou de son imagination. Il parlait, parlait, pendant que filaient les heures. L'écoutant commenter le livre que je venais plus ou moins de lui lire, je pensais qu'en vérité je ne l'avais jamais lu et je demeurais plongé dans le mutisme.

OceanofPDF.com

Un soir, à la nuit tombée, un nouvel interlocuteur prit ma place : une corneille qui ne quittait pas le rebord de la fenêtre de la cuisine, en faisant entendre son croassement rauque. Il lui parla, lui confia qu'il resterait tard ce soir-là : « La nuit, je travaille comme un possédé. Elle laisse apparaître des fantômes et j'attends qu'ils me donnent un coup de main. »

Les fantômes l'avaient-ils enlevé ? Ou la corneille ? Le lendemain, il n'était pas là. Le jour suivant non plus. Le téléphone était muet. Il réapparut quatre jours plus tard sans faire la moindre allusion à son absence. Il me parla comme si nous nous étions quittés la veille. Tout de même, il avait la tête à ne pas avoir dormi toutes ces dernières nuits. Il semblait hors de ce monde. Lorsque je le lui fis remarquer, il tomba dans le silence. Assis dans la cuisine, il enchaînait les Camel. Je lui proposai du thé. Il préféra un verre de whisky, qu'il but d'une traite sans que ça le rende plus bavard. Soudain, d'un coup d'épaule, il ouvrit la fenêtre et regarda le ciel. Ou plutôt les étoiles, qu'il nomma l'une après l'autre, comme s'il les connaissait depuis toujours. Celles de l'hémisphère Nord et celles de l'hémisphère Sud. Selon lui, j'avais beaucoup de chance d'apercevoir les étoiles de chez moi. Mais j'avais beau regarder de tous mes yeux, je ne voyais que la nuit noire et les reflets des logements éclairés.

De même, sur les murs, des taches invisibles bouleversaient l'ordre des choses.

Il pouvait certaines fois s'attacher à un mot, venu de je ne savais où et capable de lui faire vibrer le sang. Il le répéterait alors tout au long de la journée. Il allait chercher dans la bibliothèque ses occurrences, qu'il savait dans quels livres trouver. Il y eut ainsi le mot *cœur*. Il voulait me convaincre que, dans son cœur, son sang ne circulait pas dans le bon sens. Qu'il avait été détourné par les blessures de la vie. Dans mon souvenir surgit également le mot *printemps*, qu'il associait au « cœur de la terre ». Cette saison était déterminante dans sa façon de voir les choses, alors qu'il passait le plus clair de son temps à déchiqueter l'hiver. Selon lui, le printemps permettait d'atteindre l'essentiel : un cercle concentrique avec la vérité au centre, qu'il était difficile, voire impossible, d'approcher. Ces mots privilégiés, il assurait qu'ils le mettaient sur la route du croisement des coordonnées, des haltes du désir. C'étaient des bâtons sur lesquels s'appuyer pour partir à l'aventure. Il fallait tenir les mots, les laisser jusqu'au bout inventer les choses. Trouver les mots qui fassent craquer les coutures. Ainsi en allait-il quand on était privé d'une langue à soi. Qu'on était empêché de parler dans sa propre langue.

Je le regardais aller et venir dans l'appartement comme un chat se déplace entre les obstacles. Son approche revenait toujours à dire que tout allait bien. Qu'il avait pris les rênes. Je voulais lui faire comprendre qu'il n'était pas dans le réel et je subissais de plein fouet mon impuissance à l'en convaincre. Qui aurait pu y parvenir ? Je finissais moi-même par douter de ce que je croyais être la réalité. Il me reprochait de le surveiller comme le lait sur le feu. Un jour, il me prit par la main puis par les épaules et me répéta qu'être à bout de nerfs ne servait à rien et qu'il fallait laisser le temps faire son œuvre. Certes, il maîtrisait toutes les techniques dont il faisait usage, et loin de moi l'idée de mettre en doute ses compétences. Reste que

le « réel », précisément, n'était pas doré sur tranche. Il me fallait serrer les dents. Je voyais peu à peu le petit monde que j'avais échafaudé se désagréger, partir en vrille. Pour être franc, les mauvais jours, j'en arrivais à penser que Joerg volait ma vie. Il devenait accaparant, envahissant. J'avais parfois du mal à lui pardonner le désespoir dans lequel il me plongeait. Je me moquais bien de ce que l'épreuve pourrait m'apprendre sur moi-même. Je ne faisais plus que dissimuler la violence qui de plus en plus m'animait. J'affichais à tout bout de champ un visage tendu, renfrogné. Y avait-il, dans ce cas, un impératif de sincérité, de « franc-parler » ? Je bouillonnais de colère : devais-je aller jusqu'à dresser une barricade, à brûler des pneus pour la faire entendre ? Faire appel à un tueur à gages ou même étrangler Joerg de mes mains nues ? Je ne savais plus comment m'en sortir, garder mon sang-froid. Ma patience avait atteint ses limites. Je ne pouvais plus penser à autre chose, demeurer en prise directe avec la vie. J'étais, à proprement parler, au pied du mur. Avec un vrai dilemme : rompre ou exiger qu'il finisse sans délai. En quelque sorte, qu'il perde l'habitude de parler aux murs : seule chance que nous sortions la tête hors de l'eau.

J'avais l'impression d'être un intrus, un voyeur, alors qu'il n'y avait rien à voir. Je restais hébété devant des murs sur lesquels je ne comprenais pas la nécessité de repasser en boucle de nouvelles couches de peinture. Je me forçais à regarder mieux, plus longuement, mais ça ne changeait rien. Il y avait toujours quelque chose – je ne savais dire quoi, je ne le sais toujours pas aujourd'hui – que lui seul pouvait voir. Je repensais aux fameux fantômes dont il avait parlé à la corneille. Il y aurait eu dans les parages un ou plusieurs fantômes qui prenaient un malin plaisir à altérer la nuit le travail du jour... Un événement mystérieux, en tout cas, se produisait la nuit, qu'il soit présent ou pas. J'étais sidéré quand je franchissais la porte de l'appartement le matin. Rien n'avait jamais bougé. Son travail de la nuit ne

laissait aucune trace. Lui, parcourant les murs du regard, paraissait désorienté, comme s'il avait oublié où il se trouvait, puis, comme toujours, il se ressaisissait, rebouchait des trous invisibles à l'œil nu comme s'ils étaient de grandes béances, ponçait pour la énième fois enduit et peinture sans montrer de signes de lassitude. Je me risquai à lui conseiller, une fois, de tout laisser tomber et de laisser refroidir la machine. Il me répondit en appliquant une nouvelle couche de laque qu'il dut ensuite laisser sécher : « L'imprévisible a la main sur nos efforts. Tu ne penses qu'à l'achèvement ; il faut oublier ce mot. On ne peut pas plus le connaître que le jour et l'heure de notre mort. »

Il tirait de longues bouffées sur sa cigarette. L'air était chargé de fumée. L'appartement empestait le tabac. Des cendriers débordaient dans tous les coins. Une mite voletait dans le couloir avant d'aller se poser sur un mur. Joerg la regardait chercher une issue pour s'évader. Il ouvrit la fenêtre de la cuisine. Mais elle voulait rester dans les effluves de peinture. Je pris un chiffon pour la déloger. « Ne la tue surtout pas, c'est une pauvre bête toujours à la recherche des zones sombres ou noires. Pas d'étoffe ici à ronger, à son goût en tout cas... L'immobilisation est un de ses comportements de défense. »

À mesure que le temps passait, ma patience s'étiolait un peu plus. Je m'étais laissé enfermer dans une histoire si tortueuse que si, par miracle, j'en voyais la fin, j'en aurais probablement oublié le commencement. Il y avait toujours entre nous comme un pistolet chargé sous la table. Joerg tenait le cap de la lenteur. Il ne s'en écarterait pas : « À ce stade, nous ne sommes pas à quinze jours ou même à un mois près... » J'avais l'impression que pour lui, c'était tous les jours la trêve des confiseurs.

Il y eut le matin où je m'étais résolu à lui parler avec la plus grande détermination ; ensuite arriverait ce qui devait arriver. J'avais longuement

mûri mon monologue, que j'avais appris quasiment par cœur. Rue Brézin, quand j'ouvris la porte, il était tiré à quatre épingles, il arborait même un nœud papillon. Il avait un rendez-vous important avec une collectionneuse italienne. J'eus l'impression qu'il me dévisageait comme un inconnu. Je me taisais. Il détourna le regard, puis se pencha vers moi et me prit dans ses bras. Je fus une fois encore frappé par leur force incroyable. Pendant un moment, nous gardâmes tous les deux le silence. Ce fut lui qui le rompit. Il se contenta de me dire que rien ne devait cesser d'être vrai. Que tant que le but n'était pas atteint, rien n'était encore perdu. Qu'il fallait prendre les choses comme elles venaient. Que la bonne couleur, juste, exacte, en parfaite harmonie avec le support, ne se trouvait pas en un claquement de doigts. C'était toujours comme ça avec Joerg. Il était aussi insaisissable qu'un trou noir. Mais avec un magnétisme évident. Ses interlocuteurs ne pouvaient pas ne pas être attirés par lui comme par un aimant.

Comme de plus en plus souvent, ma désolation était sans bornes. J'étais à deux doigts des larmes. Ma gorge se noua. Je ne savais plus très bien où j'étais. Dépassé par les événements. Je ne pensais plus qu'à m'éloigner le plus possible et à l'oublier. Tirer un trait.

Je me laissai tomber dans le fauteuil. Il partit rejoindre son rendez-vous. Que faire ? Je n'allais pas lui interdire l'accès de mon studio avec un cadenas et des chaînes...

La déception donnait l'assaut. Elle surgissait de tous côtés. Non seulement j'étais incapable d'indiquer une date d'entrée dans les lieux à mes enfants, mais je n'étais pas loin de me fâcher avec mon ami, qui pouvait me reprocher de n'avoir rien d'autre à faire que le harceler. Mes espoirs dépérissaient au fil des jours. Surtout, j'étais pratiquement certain que le but que nous nous étions fixés n'était pas accessible. J'aurais préféré que Joerg ait pour objectif de n'arriver à rien : son problème n'était pas

d'affronter les difficultés, mais l'obsession de la perfection. Toute vie, selon lui, entretenait l'illusion qu'elle pouvait être sans défaut, reposait sur cette illusion. Mon rêve, en attendant, comme les murs de ce malheureux studio, était en train de se lézarder. La coupe était pleine. Tout paraissait virer au chaos.

OceanofPDF.com

Le lendemain, Joerg avait remis ses vêtements de peintre. Il donnait l'impression, l'air somnolent, d'être tombé du lit. Nous restâmes un bon moment sans nous parler. La scène avait quelque chose d'irréel. Le silence, cette fois-là, pesait comme une dalle. J'étais de nouveau près de lui demander de s'en aller et de ne plus revenir. La tension était insupportable. Enfin, sans un mot, il reprit son lent processus de tâtonnement. À la lumière du jour, la réalité de la couleur freinait son ardeur. Pour chacune d'elles, il hésitait, doutait, se demandait si c'était vraiment ce qu'il voulait. Il ne se disait capable d'aimer une couleur que si elle était insaisissable : elle n'allait pas sortir tout droit comme d'un canon de fusil. Lorsqu'il semblait avoir enfin arrêté son choix, il peignait avec la précision du boucher quand il déchire la viande lambeau après lambeau. Le soir venu, l'ardeur cédait la place à une certaine détresse.

Sa manière si unique de lever son pinceau pour prendre de la couleur... Lorsqu'il la posait sur le mur, il n'en détachait pas les yeux. Puis il laissait son regard errer sur les autres murs, sur le sol, sur le plafond. Il me faisait remarquer quantité de détails qui m'avaient échappé. Il voyait ce que l'on ne peut voir que quand on est saisi d'une passion. J'étais captivé par le mouvement du pinceau, les mêmes gestes répétés indéfiniment de bas en haut. Pour atteindre le bas, il s'agenouillait.

On ne devait surtout pas voir les nombreuses couches destinées à camoufler les imperfections, les irrégularités, ce qu'il considérait comme de mauvaises finitions qui brisaient l'homogénéité. Tout cela exigeait du temps, c'était évident. Le travail ne pouvait pas avancer par bonds et par sauts. « C'est comme marcher sur un fil : si nous nous arrêtons, nous tombons ; si nous allons trop vite, également. Nous devons avancer un pas après l'autre. »

« L'ouverture d'un chemin vers l'inconnu reste hors de contrôle. »

J'avais compris depuis longtemps que notre chantier était parti pour durer, mais, chaque fois, Joerg trouvait les mots qui me donnaient espoir et me reconfortaient malgré tout. Il veillait sur notre amitié, faisait en sorte qu'il n'y ait pas de loup à flairer.

Je me demandai un jour si Kafka, face au puits sans fond des possibilités et à l'emprise du doute, aurait été plus rapide. À supposer, certes, qu'il se soit risqué à peindre un appartement, ce qui n'est documenté, si je ne me trompe pas, ni dans son *Journal* ni dans sa correspondance.

Il allait de soi que Joerg ne pouvait pas se contenter de badigeonner des murs et un plafond. Il ne se satisferait pas d'un simple ripolinage. Il était, comme artiste, pris dans un mouvement infini, fait de brisures et de renversements, où chaque étape en appelle une autre, chaque commencement un recommencement. L'artiste ne discerne pas l'avenir. Il est semblable au collectionneur à qui une seule pièce, parfois, fera toujours défaut.

En pleine action, il savait ce qu'il avait à faire et il le faisait. Mais les bifurcations, les fameuses fourches, étaient, elles aussi, de la partie. Je ne l'ai jamais vu exécuter à la lettre les dispositions du plan qu'il m'avait annoncé. Il avait particulièrement à cœur de viser des limites forcément hors d'atteinte.

Quand il donnait un coup de pinceau, c'était comme s'il lançait une boule dans un jeu de quilles : tout s'effondrait alentour.

Ou alors il scrutait les murs en fumant nerveusement, de plus en plus convaincu qu'il y avait des défauts pour le moment imperceptibles, mais qui grandiraient soudainement comme se développe une avalanche.

Toujours est-il, force m'est de le souligner encore, qu'il accomplissait un travail de titan. Il transformait mon misérable appartement en un lieu hors du temps. Présent et avenir s'étaient effondrés. N'étaient plus, dans l'immédiat, que le désastre d'un effondrement.

Dans mon for intérieur, il m'arrivait de surnommer Joerg « Ginkgo », du nom de cet arbre à la résistance si exceptionnelle dont un sujet survécut à l'explosion nucléaire d'Hiroshima.

Au fond, il « progressait » de détail en détail, sans que les détails ne forment jamais une totalité. Il visait un « ordre », c'était évident, mais je n'en percevais pas la logique. Nous devions de plus intégrer de longues interruptions sans être certains de repartir. Il subissait – moi aussi par la même occasion – reculades et pas en avant comme un joueur. Toute solution suggérée se transformait aussitôt en impossibilité. Pour lui, il ne

pouvait s'agir de se contenter de repeindre des murs, puis de prendre congé avec bonne conscience. À ce rythme, nous finirions par vaciller au bord du gouffre. On nous retrouverait morts tous les deux dans mon havre de paix. À l'état de squelettes.

Je n'en pouvais plus. L'achèvement du chantier occupait la plupart de mes rêves. Les cauchemars s'effaçaient rarement devant des rêves plus heureux. Celui, par exemple, où Joerg se décidait à aller de l'avant. Il m'annonçait le grand soir. J'allais prendre enfin possession des lieux. Nous ferions une fête. Le bateau ivre toucherait au port. Il avait rejoué David contre Goliath. Sous l'influence de scènes d'inondation vues la veille au soir à la télévision, j'estimais que, par ses propres moyens, il avait ramené le fleuve dans son lit.

La réalité, hélas, ressemblait plutôt à ce moment si particulier qui précède les cyclones, quand l'orage est là, qui arrache les toitures, mais que le pire est à venir avec la montée des eaux.

Une lettre tournait dans ma tête. J'allais lui écrire ce que je n'arrivais pas à lui dire. J'accumulais les brouillons.

Cher Joerg,

Tout le monde peut se tromper. Tout bien considéré, j'ai saisi trop vite ta proposition si généreuse sans me rendre compte du mal qu'elle allait te donner.

Nous sommes bien d'accord : ne persistons pas dans l'erreur. Sachons arrêter quand il en est temps encore. Peu importe que tout ne soit pas tout à fait fini, ça ne m'empêchera pas, dans l'état présent, de recevoir mes enfants et de venir de temps à autre m'occuper de mes travaux d'écriture.

Nous ferons avec, comme on dit, heureux de ce que tu as pu déjà réaliser et qui suscite mon admiration.

Cher Joerg,

Je vais te dire : ce chantier est comme un train sur le départ. Les tergiversations ne sont plus de mise. Trop tard pour se demander si on part ou pas. Ce n'est plus la question. Il faut y aller ou renoncer carrément au voyage. Le train ne nous attendra pas. Il partira quoi qu'il arrive. Faisons comme les voyageurs : fixons-nous une date de départ et en conséquence une heure d'arrivée et tenons-nous-y. Ensuite, débrouillons-nous pour ne pas rater notre train. Mes enfants m'attendent déjà sur le quai...

J'avais fait une expérience analogue au Châtelet, l'année du bac, quand j'étais l'un des figurants de *L'Auberge du Cheval blanc*. Ce qui m'avait frappé, là aussi, c'était l'impossibilité de changer quoi que ce soit au déroulement de l'opérette. À partir du moment où le rideau s'était levé, nous devions aller jusqu'au bout, alors qu'en coulisse des drames survenaient parfois, assez sérieux pour modifier le cours du spectacle, voire pour l'interrompre.

J'ai en définitive renoncé à écrire à Joerg. Je me rendais bien compte qu'il n'adhérerait à aucun de mes arguments. Pas plus à l'écrit qu'oralement. Tout se passait comme si j'étais pris dans un cauchemar, bien réel celui-là, dont je ne parvenais pas à me réveiller. Je devais comprendre une fois pour toutes que je ne vivrais jamais là avec mes enfants comme je l'avais prévu. Je n'y ferais pas mon nid. Et de toute façon, si un jour, improbable, nous atteignons un but, sinon *notre* but, le souvenir de la violence qui l'aurait permis resterait à demeure, tapi, sourd.

Je me souviens de l'une de nos rares graves disputes. Avant de monter l'escalier de la rue Brézin, j'avais erré dans les rues du quartier. Je ne savais plus quoi faire, vers qui me tourner. En arrivant, je me risquai à lui annoncer que j'allais prendre de nouvelles dispositions avec une date impérative de fin des travaux. Joerg explosa. Il était tellement furieux qu'il ne réussissait plus à parler. Il rangea ses affaires, se changea et s'en alla en claquant la porte. Paradoxalement, je me sentais soulagé. J'avais enfin trouvé la solution que je cherchais depuis longtemps sans oser me l'avouer. Créer un clash et nous séparer définitivement. Ne plus rien avoir à faire avec lui. Rompre aussi avec le lieu, le quartier. Tout abandonner. En vérité, rien ne m'attachait à cet endroit. J'avais choisi l'appartement en hâte, presque sous la contrainte imposée par la jeune fille de l'agence immobilière que j'avais laissée m'émouvoir. Ensuite, Joerg m'avait fait la courte échelle, apparemment pour mieux me laisser tomber. Vivre dans un décor fabuleux ? Ce n'était pas mon problème, je pouvais très bien m'en passer.

Sans doute Joerg ne reviendrait-il jamais plus. Je n'entendrais plus parler de lui. Son départ ressemblerait pour moi au salut.

Un jour passa avant que je retourne rue Brézin. J'étais plutôt joyeux à l'idée d'être débarrassé de lui une fois pour toutes. Après tout, il n'était peut-être pas nécessaire de tout quitter. J'allais m'occuper, dans un premier temps, à tout ranger ; je ferais ensuite le point sur l'état des lieux ; puis je procéderaï à l'aménagement du studio en m'efforçant de faire preuve d'un peu d'imagination.

Mais coup de théâtre : il était là ! Il avait revêtu sa veste et son pantalon blancs et braquait le projecteur sur une fissure qu'il n'avait pas vue l'avant-veille. Je le regardai, non sans complicité. Les épisodes de tension ne devaient pas nous tromper : nous étions liés l'un à l'autre, plus encore que je ne le supposais. J'allais écrire : à la vie à la mort.

Il passa de l'enduit sur la fissure. Il fallait maintenant attendre qu'il sèche – on ne plaisante pas avec la laque... Poncer, dépoussiérer autant de fois que nécessaire. Pas un mot sur l'incident des derniers jours. Il était réjoui comme l'alouette le matin. Il me raconta des histoires à sa façon chaotique, labyrinthique parfois, qui n'avait plus de secrets pour moi. De vieilles histoires, disait-il. Il les racontait comme si je les avais vécues et que j'en connaissais les personnages. Il parlait toujours aussi lentement, sans marquer de pauses. C'était un flot de paroles dans lesquelles je ne tardais pas, la plupart du temps, à me noyer. Il faisait allusion à des livres très anciens de la même manière que s'il les avait lus la veille et qu'ils m'étaient familiers. Il ne pouvait pas soupçonner un instant que nous n'étions pas tout à fait dans le même monde – le sien. Parfois, il était empoigné par des émotions produites par des détails singuliers relevés dans les histoires, avec la certitude que nous les avions partagées.

Son désir de parler, mon désir d'écouter.

Ses longs développements sur Shakespeare et Rembrandt... Je n'arrivais pas à discerner ce qui revenait à chacun. Il avait tendance à ne pas les différencier, s'appuyant à l'occasion sur la correspondance de Van Gogh. Cette citation me revient : « Il faut voler par ses propres moyens. Fais ce que tu dois, advienne que pourra. » Il la prononça en me regardant dans les yeux, puis resta songeur très longtemps.

Il me demanda de jeter un coup d'œil sur un texte écrit dans la nuit après l'une de nos conversations. Je m'assis dans un coin de la pièce et essayai de déchiffrer les feuillets éparpillés au sol. Ce n'était pas évident, les phrases étant truffées de mots allemands. Je m'efforçais de « deviner » les mots ayant échappé aux multiples biffures, corrections, repentirs... Il me fallait continuer à avancer ainsi, ignorant de quoi au juste il voulait parler. J'avais l'impression d'écouter Schubert avec des oreilles d'âne. Quand je levais la tête, aux commissures de ses lèvres je voyais s'incurver sa bouche en un sourire désabusé.

Parfois il me fixait des yeux assez longtemps, sans un mot. J'observais de la tristesse dans son regard, comme s'il voyait le monde à travers un chagrin infini, une immense peine.

Nous partagions, évidemment, un goût prononcé pour la peinture et la littérature, même si ce que chacun de nous mettait sous ces vocables divergeait sensiblement. Il abordait surtout la peinture d'un point de vue technique. Il se donnait beaucoup de mal pour en approfondir les questions et prenait soin de n'exclure aucun angle.

La littérature était toutefois notre sujet privilégié. Il regardait souvent de près ma bibliothèque. De temps en temps, il retirait un livre avant de le remettre, l'air pensif. Certaines fois, il gardait le livre en main et en proposait de longs commentaires. Si ma mémoire ne me trompe pas, c'était toujours le cas pour Ernst Weiss, Adalbert Stifter et Paul Celan, dont il avait partagé l'amitié jusqu'à la mort du poète en 1970.

La sexualité n'occupait pas le devant de la scène. Elle demeurait à l'arrière-plan, dans les lointains.

Il me parlait surtout de sujets auxquels il était à cette époque l'un des rares à s'intéresser. Fasciné par ses prises de parole, je lui proposai, vieux réflexe d'intervieweur, de les enregistrer. J'aurais voulu partager avec d'autres ce qu'il disait, qu'il en reste une trace. Il accepta plusieurs jours de suite, à la condition que rien ne soit jamais diffusé. Jusqu'au jour où, alors que je venais d'appuyer sur la touche « enregistrement » de mon magnétophone, il exigea que tout soit effacé sur-le-champ. Il s'assura que c'était bien le cas. C'était à moi qu'il s'était adressé. À personne d'autre. Je devais être le seul destinataire de ses propos.

Dehors, le ciel était chargé. Un orage menaçait. Jusque tard dans la nuit, il commenta l'effet du vent sur les nuages en s'aidant de petits dessins

tracés sur son journal, puis en s'arrêtant sur une image de Caspar David Friedrich, *Voyageur contemplant une mer de nuages*. Cette phrase me revient de sa confrontation avec la peinture : « Il faut faire confiance au trait, à la ligne, à toutes ces choses... »

L'homme, pour lui, avait perdu le sens de la nature et de sa participation au cosmos. Il pensait qu'étaient développés de nos jours des processus pour accélérer le temps afin d'interférer dans la vie humaine. Et il me désignait comme une victime de cette science secrète. Je n'en avais pas pris conscience, j'en ignorais les dangers. Il m'avertissait : « La lenteur est une longue marche, une quête sans fin. »

Avec la lenteur, le monde était délesté de toute obscurité. On était dans les secrets de la lumière. Tout était clair ou ne tarderait pas à s'éclairer. L'obscurité n'était pas plus épaisse qu'une feuille de papier à cigarette.

Chaque matin, dès que je franchissais la porte de l'appartement, je m'apprêtais à exister au ralenti. J'espérais parfois, sans trop y croire, que le nouveau jour serait mon grand jour, comme dans le rêve que j'avais fait une nuit. Mais je devais déchanter dès le soir. J'arrivais, je retenais mon souffle. Il y avait une « cassure » qu'il ne parvenait pas à réduire. On aurait dit qu'il voyait décidément toujours autre chose que ce que je voyais, qu'il regardait par-dessus son épaule. Cela pouvait sembler une toute petite chose. Mais Dieu est dans les détails, etc., chaque petite chose est inépuisable, elle nous rapproche du but que nous n'atteindrons probablement jamais. « Le travail m'oblige à ouvrir grand les yeux. »

De toute une journée, rien ne se passait, en fait, comme si le temps était resté suspendu et que Joerg entendait résolument retarder le plus possible le

moment où ma nouvelle vie, ma vie en somme, pourrait enfin commencer. Et chaque jour se répétait la même scène. Encore et encore. Le contraire de ce que je pouvais espérer. Joerg me reprochait de crier au loup. Il prétendait tout faire pour avancer, être sur le fil du rasoir, tirer au maximum sur la corde en souhaitant qu'elle ne craque pas. La situation avait quelque chose de théâtral. Une comédie qui pour moi virait au drame. Je n'avais plus la mainmise sur mon appartement. Je piétinais dans le peu d'espace laissé libre, silencieux. Voué à tout attendre de Joerg. J'avais supposé jusqu'à présent que la situation allait finir par être contrôlable, que je garderais la tête haute. J'en avais maintenant acquis la certitude : il n'en était rien. Et même, le point de non-retour avait été atteint. Chaque jour était pire que le précédent. Les effets négatifs s'aggravaient. C'étaient pourtant de simples murs sans coins ni recoins. J'avais l'impression qu'il bétonnait l'horizon et que nous étions à la merci du moindre coup de vent. La lenteur était affreuse comme des cicatrices sur la peau.

Depuis quelque temps, quand je le rejoignais, je le trouvais assis devant la bibliothèque, complètement immobile, annonçant en boucle qu'il ne pouvait pas continuer. Il s'était réveillé un matin avec une sciatique qui transformait en calvaire chacun de ses mouvements. En effet, il ne bougeait pas, tirait sur sa cigarette, restait là interminablement, bras croisés. En attendant, une fissure avait réapparu, alors qu'il croyait l'avoir définitivement colmatée. Une toute petite chose devenue une affaire colossale, démesurée. S'il poursuivait sans en tenir compte, c'était le mur entier qui finirait par se fendre et par s'effondrer. J'avais beau écarquiller les yeux, je ne voyais aucune fissure. Ou si fissure il y avait, elle était sans doute de l'épaisseur d'un cheveu. Mais pour lui c'était suffisant pour tout recommencer. Question d'honnêteté, jugeait-il. Seule la poursuite de la perfection, répétait-il, devait nous pousser à aller de l'avant. Il fallait s'en

soucier envers et contre tout. C'était une manière de combat contre la mort. La conception d'un état de perfection absolue. Le témoignage de sa lutte titanesque pour la perfection. Combien de fois, d'ailleurs, ne m'avait-il pas cité ces mots de Platon : « Et si l'homme pouvait voir la Beauté en soi, pure, immaculée, débarrassée de tout caractère mortel et de toutes ses pollutions, taches et vanités, immuable, divine... » ?

Il semblait éprouver un malin plaisir à ouvrir des déchirures dans le tissu du rêve qu'il m'avait offert de réaliser : à partir de ce lieu triste et froid, contribuer à une renaissance, laisser de côté le passé et affirmer l'avenir avec un optimisme à tout crin. Il était évident que la finalité n'était pas son souci. Il complotait plutôt contre le but, cherchait en vérité à le rendre inatteignable. Lui à qui rien ne paraissait impossible se plaisait dans le rôle de l'artisan de l'impossible. Il était un créateur d'impossibilité. Brûler tous les possibles jusqu'à épuisement était sa façon de faire de la lumière. Je le soupçonnais même de prêter main forte au destin pour contrarier la marche des choses quand elles allaient trop bien.

L'histoire de l'atelier de la rue Jean-Pierre-Timbaud peut se lire à partir de cette hypothèse. Y mettre un point final pour enfin s'y installer, c'eût été en verrouiller l'accès avant d'en jeter la clef dans la Seine. Heureusement, si je peux m'exprimer ainsi, des « événements » extérieurs ont précipité le drame dans une autre direction, et c'est l'atelier, œuvre quasi achevée, qui s'est abîmé dans la Seine. Joerg a dû faire face à un nouveau commencement – *commencement* est bien le mot. Pendant son séjour à Lucca, à la fin des années 1980, l'atelier fut squatté et saccagé. Tout fut perdu : livres, dessins, gravures, peintures... et même les dossiers, les archives, les correspondances... Après une action en justice, l'atelier fut restitué à son propriétaire. Joerg n'y retourna jamais.

À une échelle minuscule, je vivais avec lui cette expérience, ou, plutôt, cette variante de l'épreuve. Jamais un pas gagné. Dès que nous pensions être sur la bonne voie, que nous avions la certitude de tenir le bon bout, il fallait déchanter. Ce qui venait d'être fait devait être défait et refait. Pire : les options sur lesquelles le travail se fondait étaient une fois encore remises en question et demandaient à être réorientées. À entendre Joerg – il insista là-dessus plusieurs fois –, les murs mêmes auraient dû être détruits et remontés. « Hérissonnés », comme il disait. On ne pouvait pas recouvrir de laque un support aussi médiocre ; jamais l'effet recherché ne serait obtenu. Le fond de sa pensée, me semble-t-il aujourd'hui, était qu'on ne s'en tirerait pas avec un coup de peinture.

OceanofPDF.com

Nous avions, Joerg et moi, un accord verbal. Je lui avais signé un chèque en blanc. Impossible maintenant de reculer, quelle que soit la note finale. Je devais me rendre à l'évidence que l'idée même d'un « délai » lui était totalement étrangère, en rupture absolue avec sa conception du temps. Simplement, il prenait son temps, tout son temps, pour aller plus loin sans exclure les *fourches*, les chemins de traverse, les seuls sans doute qui l'intéressaient vraiment. Tous devaient être explorés avec une lenteur inconnue de la plupart des mortels, quand bien même il aurait pu opter dès le début pour la ligne droite. Ne pas étudier ni expérimenter chacune des hypothèses envisageables, ne jamais se montrer hésitant, mettait en péril quelque aboutissement que ce soit. Il citait cette phrase du Talmud lue dans le *Journal* de Kafka : « Celui qui interrompt son étude pour dire : comme cet arbre est joli, a mérité la mort. » Le jeu, si je peux employer ce mot, était une entreprise de longue haleine : observer, cerner, expérimenter, repartir de zéro, tout arrêter jusqu'à nouvel ordre. Mais l'un de nous deux était hors jeu, acteur d'une partie à laquelle il n'avait aucune part. Et, malheureusement, c'était moi. Assigné à non-résidence, en instance d'expropriation. De même que nous ne jouions pas la même partie, il n'était pas sûr que nous nous trouvions du même côté du monde.

Un tourbillon de vent se levait. Ce qui me mettait en péril, moi, après le temps de la sidération, c'était la fureur. Je ne pouvais plus accepter ce réel entièrement voué à retarder le réel. Je n'avais plus d'espace, le studio proprement dit étant occupé par les matériaux et l'outillage en souffrance. Réduit à l'état d'entrepôt. Les premiers jours de l'été s'annonçaient, j'allais provoquer la rupture. Cette fois, ce serait la bonne. Je m'y préparais chaque matin, j'imaginai toutes sortes de scénarios déclinant des degrés différents de violence. Une certitude : j'étais maintenant résolu à ce que Joerg prenne ses cliques et ses claques et disparaisse de ma vue à tout jamais. Il m'avait fait perdre assez de temps comme ça. Mais pareille méthode, presque aussitôt, me déchirait le cœur. Même si elle se justifiait par mon désir, légitime après tout, d'entrer enfin dans mes meubles, elle n'en était pas moins profondément injuste. Il me suffisait de regarder, ne serait-ce qu'un bref instant, le visage de mon ami, de croiser son regard, pour renoncer à ma résolution. Bien plus, s'il avait montré, renversant les rôles, des velléités de m'abandonner à mon sort, de me quitter en somme, de m'éconduire, je crois que j'aurais tout fait pour le retenir. Joerg n'était pas seulement un cyclone qui vous entraînait dans ses tourbillons. Passé la crise de rage et de désespoir, je n'avais pas de mal à reconnaître qu'il voulait d'abord mon bien. Il n'y avait pas de différence, à ses yeux, entre mon modeste studio et je ne sais quel palais vénitien. Tous deux exigeaient, pour lui, la même attention de la part de ceux qui prétendaient, comme nous, s'attacher au génie des lieux. Je pense à l'instant à Venise et à ses palais car je me souviens d'une lecture que Joerg me fit un matin de *Court Voyage sentimental*, le roman d'Italo Svevo. C'était plutôt un long voyage, certes, qu'il me proposait rue Brézin, mais un long voyage – l'image s'impose aussitôt – à bord de ce moyen de locomotion au rythme le plus lent du monde qu'est la gondole. Une partie de la force du gondolier étant perdue à l'arrêt, la gondole se hâte, on le sait, avec lenteur. Et à son bord, selon l'observation de Svevo, qui prend toute sa portée ici, « on n'avance pas plus

vite que dans un musée ». Mais je dois nuancer : Joerg cultivait tout à la fois la lenteur et la vitesse. La réactivité était l'une de ses qualités, et il n'était pas rare qu'il réagisse très vite, trop vite parfois, à force de vouloir rebondir avant qu'il ne soit trop tard. Il était dans un état d'alerte permanent, toujours sur le qui-vive. « Pas de résultats, répétait-il, sans travail lent, application. La peinture d'un mur, n'importe quelle peinture, ne jaillit pas tout armée de la cuisse de Jupiter. Patience et persévérance s'imposent. Je trouve un rythme et je m'y tiens. Je ne suis pas de ceux qui demandent l'aumône. »

D'autres solutions, finalement, seraient préférables à la rupture brutale. Je devais patienter dans l'impatience pour laisser Joerg mettre la dernière main au projet qu'il avait porté avec tant d'obstination jusqu'à présent ; je pourrais même dire : avec un excès maladif d'obstination. « Tout le monde commence, me disait-il. Très peu vont jusqu'au bout. Tu comprends pourquoi... » Et il puisait de nouvelles forces, de l'exaltation, même, à l'idée de faire bientôt briller les murs. Je ne peux pas le cacher, je mourais d'envie, moi aussi, de voir Joerg arriver à ses fins et d'avoir la chance de vivre dans ce qui serait bel et bien une *œuvre*, à ne pas confondre avec une simple « rénovation ». Mon erreur avait été de me méprendre sur l'objectif. Joerg, en effet, n'était pas l'homme d'un coup de peinture. En acceptant son aide, j'aurais dû savoir à quoi m'en tenir. On ne demande pas une tranche de jambon à un grand chef étoilé – ou alors il faut s'attendre à ce que le jambon ne ressemble pas tout à fait à du jambon.

« Laissons-le... » décidai-je soudain. Nous étions à cran. Ma présence était peut-être l'obstacle. J'allais renoncer à la prérogative d'être, du matin au soir, l'*interlocuteur*. Prendre de la distance par rapport à mon ami et à son projet, me tenir à l'écart, le laisser seul face aux murs, seul dans le tourbillon des variations...

Je mis aussitôt mon projet à exécution. Le lendemain, je n'apparus pas rue Brézin. Le jour suivant non plus. Le jour d'après, pas davantage. J'appris qu'il s'inquiétait de mon absence à l'occasion d'appels à nos amis proches, que je n'avais pas mis dans la confiance et qui avaient fini eux-mêmes par s'inquiéter. Je dus inventer un voyage de dernière minute. J'étais parti sans crier gare, pour la radio, en Amérique latine. Il fallait faire passer le message : j'espérais bien que nous fêterions tous la fin du chantier à mon retour, deux ou trois semaines plus tard. Mais le cinquième jour toutes mes pensées étaient de nouveau tournées vers la rue Brézin. Ou plutôt vers Joerg, livrant seul la bataille des murs. Le sixième jour, déjà, je n'y tenais plus. C'était plus fort que moi, je ne cessais de penser à lui et de condamner mon comportement, dont tout bonnement j'avais honte. Impossible de repousser encore mon retour en faisant semblant d'être dans un autre monde. J'allais revenir le plus tôt possible, prétexter un incident technique qui m'avait contraint à écourter mon voyage. Reprendre ma place sur le tabouret de la cuisine, en position d'écoute. Il ne fallait rien dire, rien risquer de nature à compromettre, si elle existait, la chance d'en finir, quand bien même j'étais taraudé par un terrible sentiment d'impuissance. Je devais rester à ma place, celle du lecteur, peut-être, lisant par-dessus l'épaule d'un autre lecteur qui avait, lui, le livre bien en main. Je n'aurais même pas à faire semblant de lui venir en aide. Il me suffirait d'être là. De l'observer face à l'imprévu, chaque difficulté à surmonter réveillant le souvenir d'une mésaventure passée qui bruissait d'anecdotes.

Nos retrouvailles, le lendemain matin, furent chaleureuses. Une partie du mur du couloir avait été peinte. C'était un résultat incroyablement excitant. Je ne pouvais espérer mieux. J'en aurais presque fait sauter un bouchon de champagne. Quand j'arrivai, il décrypta pour moi la figure fugace des nuages. Oui, j'étais heureux de revoir Joerg, qui ne me posa

aucune question sur mon absence. Nous nous retrouvions simplement, lui et moi, comme nous le faisions chaque matin depuis des mois. J'avais été injuste envers lui. En réalité, il prenait le chantier à bras-le-corps. L'amitié ferait probablement tomber les obstacles.

En venant, le jour suivant, il avait relu, dans le métro, la « Huitième Élégie de Duino » et souhaitait commencer la journée en m'en lisant quelques lignes. Je me souviens du passage, que j'ai retrouvé :

*Tout s'effrite. Nous l'ordonnons à nouveau
Et nous tombons nous-mêmes en poussière.
Qui donc nous a retournés de la sorte que,
Quoi que nous fassions,
Nous avons toujours l'air de celui qui s'en va ?*

Puis Joerg me donna des nouvelles du chantier. Elles n'étaient pas bonnes. Il ne voulait pas me cacher que, selon toute vraisemblance, nous étions encore loin du but. Il avait dû interrompre la peinture du mur commencée en mon absence et qui m'avait tant réjoui. De nouvelles difficultés avaient surgi, qu'il n'avait pu trancher sans moi, car, en tant que « principal intéressé », je devais donner mon avis. Aussitôt revenu, pour n'avoir pu souffrir notre séparation, j'étais donc de nouveau jeté dans le pire. J'étais de nouveau tenté de fuir... J'aurais voulu n'avoir jamais loué cet endroit, n'avoir jamais rencontré Joerg, n'avoir jamais conçu le moindre projet avec lui, jamais rêvé... Plutôt le néant, me disais-je, le néant comme bouffée d'air, le néant comme délivrance...

Je n'avais jamais imaginé qu'il puisse m'en faire voir à ce point de toutes les couleurs. Près d'un an d'horreur, de tension, d'horizon bouché. Un modeste appartement transformé en lieu de douleur dont seules les

coulisses étaient accessibles. Était-il possible de sortir de cette spirale infernale ?

Tout cela laisserait certainement des traces, mettrait à mal notre amitié, pourtant née sur le terrain de l'épreuve. À ce stade, en fonction des événements à venir, des mots prononcés ou passés sous silence, le chantier pouvait sauver notre amitié ou la laminer définitivement.

Ses gestes étaient généralement doux, fluides, décontractés. Il lui arrivait pourtant de procéder tout en force et c'était une autre histoire. J'assistai à des colères au cours desquelles il s'en prenait aux murs comme à des êtres humains. Je voyais alors mon malheureux studio comme un nid qu'un garnement débusquerait des arbres et jetterait sur la route.

Existait-il un lieu où le chantier s'achèverait ? Un tel lieu existait-il ?

OceanofPDF.com

Une fin d'après-midi, il sortit de son sac un couteau qu'il venait d'acheter et qui me parut énorme. Il le lança sur la porte de la cuisine où il vint se planter. J'essayai de sourire mais je n'en menais pas large. Lâchement, je pris mes jambes à mon cou et me retrouvai à deux pas, rue Boulard. J'entendais battre mon cœur dans ma poitrine comme jamais. Mais, à l'angle de la rue Boulard et de la rue Ernest-Cresson, je me retrouvai nez à nez avec la jeune fille de l'agence immobilière. Autre danger, non moindre, à l'évidence. Elle s'était fait couper les cheveux, les avait fait teindre en bleu avec une raie sur le côté. Elle ne me prêtait aucune attention. Puis je la saluai et son visage s'assombrit comme si je lui faisais peur. Manifestement, elle me prenait pour un agresseur. Elle ne me reconnaissait pas. Je profitai de son immobilité pour lui rappeler en deux mots à peine audibles qui j'étais. Elle leva les yeux au ciel. « Le locateur du grenier de la rue Brézin ? répondit-elle. Vous savez, tellement de locataires me passent entre les mains... Impossible de mettre un nom sur chaque visage ; impossible, même, d'identifier un visage... Pour moi, vous êtes un dossier qui traîne sur mon bureau depuis des semaines. Figurez-vous que j'ai oublié de vous fixer un rendez-vous pour l'état des lieux ! Il faut absolument que je répare cette erreur prochainement. C'est indispensable si vous décidez un jour de partir. Sans l'état des lieux à votre arrivée, comment voulez-vous que je dresse celui de votre départ ? Je viendrai vous

voir... Surtout, ne touchez à rien, laissez les choses comme vous les avez trouvées à votre entrée dans les lieux. »

En remontant, j'aperçus Joerg évanoui sur le carrelage de la cuisine. J'eus beaucoup de mal à le soulever et à le porter jusqu'au lit. Au moyen d'un gant de toilette plongé dans l'eau froide, je lui massai la figure. Il était livide. Des gouttes de sueur se détachaient de ses lèvres. Lui que je n'avais jamais vu pleurer fondit subitement en larmes. Il était à bout de force. Impossible d'arrêter ses sanglots. Il ne savait plus, manifestement, où il était ni où il en était. Je me souviens d'avoir tenté des paroles apaisantes, mais il plaqua violemment sa main sur ma bouche. Au bout d'un long moment, il glissa sa main dans la mienne. Je sentis la chaleur se dégager de son visage.

Il ne put peindre les deux jours suivants. Il restait dans la cuisine, s'approchait de la fenêtre qui laissait passer un peu de fraîcheur. Il ne quittait pas des yeux le puits de lumière sombre de la cour. Que regardait-il ? Je ne le savais pas. Il n'y avait à vrai dire pas grand-chose à voir, sinon des fenêtres fermées. Pas un signe de vie.

Les mois avaient filé. Comme souvent, l'éclaircie vint des enfants. Je m'en sortis par l'enfance. Et si le studio de la rue Brézin n'avait été qu'un jouet d'enfants ? Un lieu moins fait pour être habité que pour être joué, et pour y jouer, dans le sens le plus innocent du terme, avec toute la légèreté joyeuse que cela implique ?

L'éclaircie vint aussi du désir de la fresque.

J'ai déjà dit à quel point l'art de la fresque, dont Joerg avait étudié toutes les techniques, cette succession de couches qui alimentent une énergie, une dynamique, le fascinait. Très vite, il pensait la fresque, il pensait le mur et la matérialité de la maçonnerie, de la brique et de la pierre, du plâtre et de la chaux, de l'humidité. Et surtout des pigments, qu'il ne cessait de chercher à Londres ou à Munich ou encore en Bourgogne. On se souvient que, quelques années après l'épisode de la rue Brézin, il a séjourné six ans à Lucca, de 1986 à 1992, précisément pour y réaliser une fresque dont il n'aura finalement exécuté qu'un carton en contreplaqué, faute de s'entendre avec les commanditaires sur le mur destiné à l'accueillir.

Pour la rue Brézin, il avait noué et dénoué toutes les solutions et une s'imposait : il allait faire une fresque. Lorsqu'il l'évoquait, les deux cent cinquante muscles de son visage se mettaient en branle et ses cinq sens

étaient sollicités. « J'exécuterai la fresque sous la dictée de tes enfants. Ils en feront le carton. Il faut absolument réenchanter ce lieu. »

Joerg n'avait jamais rencontré Anne et Matthieu. Il ne s'était adressé à eux, de rares fois, que par mon intermédiaire. Il faisait surtout appel à leur patience. Il m'avait beaucoup interrogé à leur sujet et leur avait imaginé une vie que n'auraient pas reniée les divinités des contes et légendes. L'éloignement de son regard les avait grandis et investis, je pense, d'une puissance dont il me fallait, à présent, savoir jouer. Les enfants étaient en effet ma dernière carte, mon va-tout. Il m'importait que Joerg voie tout d'un coup notre chantier à travers eux et qu'il n'ait de cesse d'en faire, comme il le suggérait, un vrai foyer d'enchantement. Avec un peu de chance, leurs désirs déploieraient leurs ondes jusqu'à lui, il les entendrait et s'emploierait aussitôt à les transformer en forces agissantes.

Anne et Matthieu franchirent la porte, un samedi matin, en silence. Ils avaient apporté leurs cartables et des sacs dans lesquels étaient rangés des jeux et des vêtements. Ils visitèrent les différents espaces du petit appartement avant de s'adresser à Joerg, qui les observait avec avidité, je me souviens, et ne leur répondit, en retour, que par un silence lourd de sens. Ils n'eurent cependant pas de mal à lui faire admettre l'impasse où, les uns et les autres, nous nous trouvions. Partout, le plâtre et la poussière. Un chaos d'outils éparpillés sur le sol de l'unique pièce. De pots de peinture et d'enduit, de bassines d'eau et de sacs de plâtre, de tréteaux et d'escabeaux. Pas même la place de déployer matelas et sacs de couchage. Sans parler de l'impossibilité de disposer du minimum de place pour les cahiers et les livres. Le bilan, c'étaient des mois de vie commune partis en poussière. Des mois de lecture et d'écriture sur lesquels j'avais dû tirer un trait. Et, pour Joerg, la servitude d'un chantier qui n'avancait pas, au détriment d'un autre

chantier, autrement important, lui, complètement arrêté, le chantier de son atelier.

Il n'est pas exagéré d'affirmer que c'est de cette visite des deux enfants que data le véritable commencement des travaux. Ils anticipaient une aventure amusante. Joerg, lui, s'attela à la tâche d'une autre façon. Il semblait revivifié par tout ce qu'il avait entendu. Pour la première fois, un sentiment d'urgence l'emportait nettement sur la lenteur qu'il avait revendiquée jusqu'à présent. Il était soudain incandescent, survolté. Comme s'il courait vers je ne sais quoi ou, au contraire, s'efforçait de le fuir. Il poussait la tension à son paroxysme, donnant l'impression de chercher à rendre visibles des énergies. Il rayonnait, irradiait. Je regardais le rouleau recouvrir un mur. J'écoutais le bruit de frottement étouffé qu'il faisait quand la peinture s'étirait jusqu'au bout. À d'autres moments, j'observais le va-et-vient, le flux et le reflux du pinceau à la surface du mur et me rappelais ces lignes de Stifter, qu'Henri Thomas, traducteur des *Grands Bois*, avait reprises dans sa préface au recueil de récits qui nous avait occupés si longuement au début des travaux : « “Je me souviens d'efforts qui n'atteignaient rien, puis de la fin de l'effroi, de l'abîme refermé.” Vestiges d'une époque, ici la toute première enfance, définitivement close par “une sorte d'ivresse” ». « Je n'ai jamais oublié les choses de l'enfance, me dit Joerg. C'est comme si tu m'avais confié tes enfants. Maintenant, je pars à leur rencontre. » Lui qui n'avait pas son pareil pour pénétrer n'importe quel langage, fût-il aussi mystérieux que celui des enfants, en avait traduit les obscurités, aussi bien que les silences, dans la langue de l'évidence. Il en avait réveillé les clartés que les adultes cherchent toujours à obscurcir.

Avec une attention que personne, jusqu'alors, ne leur avait si pleinement accordée, il engagea d'abord avec Anne et Matthieu la conversation sur les personnages de la fresque. Il souhaitait qu'ils s'y reconnaissent et je tenais peut-être là le cœur des difficultés rencontrées

jusqu'à présent. Tout devait aboutir à la fresque. Mais l'absence des visages de ses deux protagonistes en était le chaînon manquant, un centre pour ainsi dire absent. La rencontre des enfants et les paroles échangées avec eux comblaient le déficit. Nous pouvions repartir d'un bon pied.

Le projet de la fresque devint une mélodie qui rompait le fracas. Tous les bruits se turent. Seule la mélodie retentissait dans le silence.

La rencontre avait ouvert la voie à un jeu *avec* les formes et surtout à un jeu *entre* les formes et avec les miroirs des murs dont la fresque était la continuité. Joerg allait transformer la surface en aire de jeu... Et c'était l'effet miroir de la laque qui donnerait son rythme à l'ensemble. Autant dire que l'exécution ne pouvait souffrir aucun défaut. Pas le droit à la moindre erreur. Toute trace de rouleau, tout trait de pinceau serait banni des surfaces, qui devaient paraître avoir été peintes d'une seule coulée. Mais Joerg avait une connaissance et, apparemment, une expérience telles de toutes les techniques convoquées ici, les plus anciennes comme les plus nouvelles, à commencer par la technique si particulière de la laque, que nous n'avions pas de souci à nous faire. Nous y arriverions. Nous obtiendrions exactement l'effet recherché. « Les murs, disait-il – je me souviens à peu près de ses mots –, ne doivent pas opposer de résistance aux visages. Quand nous les regardons, c'est eux qui nous regardent. Ils surprennent notre regard. »

Il punaisa de grandes feuilles de papier sur un mur pour simuler la fresque. Le week-end suivant il fit revenir les enfants et leur demanda d'imaginer une scène avec des figures qui les feraient rêver. Il tenait absolument à saisir sur le vif quelque chose de l'imagination enfantine.

Peut-être voyait-il désormais l'appartement comme une grotte dans laquelle seraient enfouis des secrets d'enfance.

Anne et Matthieu imaginèrent une sorte de paysage planté de grands arbres et peuplé de quelques animaux. Un peu plus tard, ils ajoutèrent trois figures humaines, nettement plus petites, sans doute les futurs occupants du lieu.

Tout allait vite. Ce fut le début d'une période heureuse. L'époque des tentatives et de l'errance, de l'enlissement dans le flou, des jours sans suite, semblait avoir pris fin. Les enfants avaient donné leur vision des choses, que Joerg avait reconnue sienne. Dorénavant, il avait entièrement prise sur notre projet. Il n'avait plus qu'à lui apporter son savoir de technicien encyclopédiste hors pair. Fini le film d'épouvante. Il était devenu le héros d'un documentaire montrant un artiste, l'un des plus grands et des plus méconnus de son temps, en vêtements de peintre en bâtiment, se déplaçant presque les yeux fermés dans un réduit encombré d'outils et de pots de peinture, de mégots et de journaux, prêt à livrer à la laque un combat sans merci, mais dont l'issue ne faisait plus à présent aucun doute.

Je reviens sur la laque, car, en vérité, Joerg devrait se contenter d'un faux-semblant de fresque. Pas question, ici, d'enduire un mur de chaux éteinte mêlée à du sable sec de rivière. Je n'allais pas non plus acquérir un four où chauffer à neuf cent cinquante degrés une pierre calcaire qui donnerait de la chaux vive à réduire en pâte.

C'était donc la laque qui avait été choisie pour le report du dessin. Avec son effet miroir qui permettrait à tout « regardeur » de la fresque d'en être l'un des personnages.

Combien de fois l'ai-je entendu le proclamer : « Avant toute chose, s'assurer du support » ? Avec minutie et patience, Joerg acheva la préparation des murs, qu'il devait laisser sécher plusieurs jours. En attendant, il souhaitait revoir l'outillage déjà acheté, qui ne correspondait pas forcément aux nouvelles phases du travail. Il était particulièrement vigilant sur les pinceaux et la nature de leurs poils. Il se demandait s'il ne fallait pas prendre le temps de se rendre à Cologne où se trouvait le seul fabricant de pinceaux à laquer dignes de ce nom. Il me proposa d'ailleurs de l'accompagner pour que je puisse m'émerveiller sur place de leur qualité et vérifier en quoi ils ne ressemblaient en rien à tout ce qu'offre le marché. Mais il se ravisa – j'eus de la chance – après avoir trouvé chez un fournisseur parisien un modèle qui le satisfaisait à peu près. D'autres aventures, de toute façon, allaient nous être réservées.

La chasse à la poussière devenait chez lui, et, par ricochet, chez moi, une véritable obsession. Joerg ne cessait de passer l'aspirateur un peu partout et une éponge humide sur les murs, qu'il lessivait ensuite à l'eau chaude avant de dépoussiérer encore, puis de commencer une opération de ponçage. Une fois la surface bien sèche, sans précipitation, presque amoureuxment, il repassait son éponge dessus, ou un chiffon humide, ce qui nous obligeait à attendre un nouveau séchage avant l'étape suivante : l'application, à l'aide d'un couteau à enduire, d'une couche d'enduit à laque. Là encore, nous mettions à profit le temps de séchage pour sortir un livre de la bibliothèque. Et Joerg m'en faisait une lecture qui pouvait se prolonger au-delà du temps nécessaire. Quand une phrase en était le déclic, j'étais même souvent l'auditeur de longs développements sur la forme des nuages, l'un de ses sujets favoris, auquel il avait consacré de nombreuses études. Un nouveau ponçage prenait le relais, suivi, comme toujours, d'un dépoussiérage sans pitié, qui précéda bientôt l'application – pour moi, c'était un bon signe – d'une sous-couche d'acrylique blanche. Évidemment, le séchage, le ponçage et l'aspiration des poussières succédèrent à cette

phase prometteuse, mais qui ne laissait pas encore préjuger la suite des événements.

Nous étions loin du but. Joerg prenait du recul pour examiner ce qu'il venait de faire, tout semblait aller bien pour, presque aussitôt, ne plus aller du tout. Tout lui apparaissait et tout disparaissait. C'était un mouvement sans fin. « Un artiste connaît plus de défaites que de victoires, en concluait-il. On continue. On ne lâche rien, tant que c'est encore possible. Faisons front ensemble, nous tiendrons. » Il avait des postures de matamore, les tempes perlées de sueur, dans la poussière de plâtre qui flottait. Et donnait un sentiment d'irréalité. À l'entendre, il avait besoin d'un peu plus de temps, bien qu'il travaillât d'arrache-pied. J'aurais aimé, moi, que la machine s'emballe. Mais quelques mètres carrés composent un territoire immense et en perpétuel changement où la couleur fluctue, n'en utiliserait-on qu'une seule.

Ce qu'il voyait que je ne voyais pas ? Peut-être les mots d'une phrase tracée d'une écriture inconnue, aussi illisible que les « microgrammes » de Robert Walser. Une écriture illisible à l'œil nu. Comme une phrase à six pieds sous terre aux mots éparpillés en un labyrinthe ou un palimpseste où se perdre dans ses pensées.

À chaque étape, il regardait la « fresque » s'ébaucher, les yeux mi-clos, comme Rembrandt recommandait à ses élèves de regarder les tableaux de façon à ne pas se laisser distraire par les détails et à saisir leur identité profonde.

À peine arrivé, chaque matin, j'essayais de débusquer du nouveau, d'avoir la surprise d'un avancement des travaux, mais rien n'avait changé depuis la veille. Ce n'était pas à l'ordre du jour. Peut-être avais-je trop tôt

vendu la peau de l'ours. À notre tour, nous ne gravirions pas le sommet du Mont Analogue.

OceanofPDF.com

Joerg, un jour, était en train de dessiner avec la buée sur la vitre de la cuisine. Il faisait un dessin préparatoire à *Tholos I*, composition qu'il graverait deux ans plus tard et dont plusieurs états sont connus. Sa tension était telle que je m'interdis de l'interrompre en risquant une question. Il dessinait avec le plus grand sérieux, n'accordant pas la moindre importance au fait que ses apparitions devenaient presque simultanément des disparitions. Lorsqu'il n'y eut plus rien sur la vitre, il me fit un sourire en me regardant dans les yeux, puis nous nous remîmes à parler comme si de rien n'était. Sans élever la voix, comme à notre habitude. Parler fort ne nous était jamais venu à l'idée. Nous échangeions toujours à voix presque basse, comme si nous voulions cacher notre présence à des voisins que nous n'avions encore jamais rencontrés. Ce que nous nous disions restait sous le sceau du plus grand secret. Nos paroles nous faisaient l'effet d'être aussi précieuses et fragiles qu'un nourrisson que nous aurions porté dans nos bras. Le soulignaient le grain si particulier de sa voix, ses intonations, ses silences. Je devais souvent tendre l'oreille : il chuchotait presque. Je ne percevais certaines de ses phrases que par bribes.

Depuis quelques jours, c'étaient des journées sans paroles. Il s'affairait à déplacer les pots de peinture, les pinceaux et rouleaux avant d'en venir au grand œuvre. Il les transportait du studio à la cuisine, puis en sens inverse, incertain de leur destination. Il les maintint en définitive à leur place

initiale. Après avoir longtemps observé le mur élu, il alla chercher du papier de verre pour le poncer une fois encore. Il donnait l'impression de le caresser. Pour la première et la dernière fois, il chantonnait en passant le papier de verre.

De toute la semaine suivante, le chantier ne bougerait pas. Joerg n'apparut pas, me laissant seul au milieu d'un entassement de pots de peinture, de déchets, de cartons éventrés.

Un soir, il m'annonça avec une certaine solennité qu'il passerait une première couche de laque dès le lendemain. Il souhaitait s'attarder un peu pour préparer le terrain. L'aspirateur, les éponges, les brosses et autres chiffons ne chôchèrent pas ce soir-là. Vers minuit, ne tenant plus, je lui proposai de revenir tôt le lendemain pour terminer ce qui avait été commencé. Il refusa. Peut-être pourrions-nous trouver un bistrot ouvert dans le quartier, faire une pause en buvant un verre ou deux avant de reprendre le travail : tel était son programme.

L'aube s'annonçait quand nous remontâmes. « Tout cela n'est pas assez lisse et il y a encore trop de poussière », me dit Joerg en jetant un bref coup d'œil au fameux mur. Il fallait absolument aspirer toutes les poussières, poncer et aspirer de nouveau, repasser un chiffon humide sur toute la surface et dans tous les coins, sinon nous n'aurions jamais rien de bon, il en était sûr. Je n'étais pas au bout de mes peines : après avoir passé une fois de plus l'aspirateur, il mouilla le sol, y répandit des cuvettes d'eau. « Je vais travailler les pieds dans l'eau, me dit-il. Portes et fenêtre fermées. Faute de quoi nous serons vaincus par la poussière. »

Comme le jour s'était levé, je quittai le chantier. À mon retour, je trouvai Joerg endormi, allongé sur mon lit. Le bruit régulier de sa respiration était le seul son perceptible. Il dut m'entendre et se réveilla en

sursaut. Il était décidé à appliquer séance tenante la première couche de laque. Il lui fallait cependant d'abord observer le mur à la façon d'un détective ramassant des indices, puis uniformiser la peinture en la diluant légèrement. L'exercice était très minutieux. Cela demanda beaucoup de temps avant que le rouleau à laquer passe enfin sur la surface, et le pinceau pour peinture acrylique dans les angles. Joerg étirait la laque au maximum, préférant parfois au rouleau un pinceau large et plat, qu'il appelait, si j'ai bonne mémoire, un *hakè*. Il insistait sur ce point : plus la laque est fine, plus on se donne la chance d'obtenir le résultat souhaité, l'essentiel du travail est donc de trouver le degré le plus juste de la finesse et de ne jamais s'en écarter. Aurait-il dû construire un mur de pierre, ce n'aurait peut-être pas été plus long.

Après la première couche, le séchage nécessita une journée entière. Ensuite le cycle se poursuivit : ponçage, dépoussiérage avec une brosse souple, puis avec une éponge, et enfin avec un chiffon légèrement imbibé de white-spirit.

Pour la couche suivante, non diluée cette fois, Joerg étira la peinture avec un tampon à laquer en mohair, la lissant de bas en haut. Il était si absorbé par sa tâche qu'il en oubliait de fumer ses fameuses Camel. Le mégot qu'il gardait entre les lèvres depuis le début de la matinée n'avait pas été rallumé.

Une troisième couche fut nécessaire. Et bien d'autres encore. Au total, pas moins d'une dizaine. Il les rajoutait méticuleusement. Chaque fois, il fallait attendre une journée que la surface sèche. « On fonce, se plaignait-il. Pour bien faire, il faudrait compter une petite semaine pour un vrai séchage. » Dans tous les cas, il fallait poncer à nouveau, puis dépoussiérer, puis repasser le pinceau dans les angles et les coins sans le charger de peinture... Et tout recommencer... À côté de la préparation du mur,

l'exécution de la fresque apparut comme une simple formalité, alors qu'elle mettait en jeu, c'était évident, des difficultés autrement rebelles. Sans doute voulait-il répondre à la « pétrification » de la fresque par l'affirmation de son inachèvement. « Avançons toujours, proclamait-il en posant sur moi un regard blessé, on verra bien où l'on arrivera. » Il y avait très peu de lumière. Quand il se mettait au travail, il allumait le projecteur puissant que nous avions acheté. Du coup, nous nous trouvions dans un trop-plein de lumière qui écrasait tout ce qui apparaissait dans son champ. Rien ne lui résistait. Le moindre défaut était en première ligne.

Ensuite, tout alla très vite, si ma mémoire ne me trahit pas. Il planait dans des régions semi-réelles, sans dimanches ni fêtes. Il reporta le carton des enfants. C'était très beau. L'appartement n'appartenait plus au monde des rêves et des cauchemars. « Je crois qu'on y est, me dit-il de façon inattendue, une fin d'après-midi. Cette fois, nous tenons le monstre. Il ne nous échappera plus. » Il ajouta ces mots qui résonnent en moi si longtemps après : « Les murs nous rendent visibles. Vous pourrez vivre face à eux. Je n'ai plus ma place ici. Je vais vous laisser. » La hâte, tout d'un coup, affleurait dans la parole de Joerg : « Je dois faire vite, bousculer les contraintes, finir l'atelier... Les jours sont longs en ce moment, il faut en profiter... »

Sa phrase fut interrompue par des coups violents qui venaient de la porte. Je n'attendais personne. Surtout pas quelqu'un qui se manifesterait de la sorte. Qui cela pouvait-il être ? Laure ? Certainement pas. Je l'avais accompagnée à Roissy le matin même, où elle devait s'envoler pour New York. J'hésitai à ouvrir, mais les coups devenaient de plus en plus pressants. Je ne voulais pas qu'ils réveillent tout l'immeuble. Pas d'autre choix que de passer une tête et, éventuellement, d'identifier l'intrus. C'était une intruse : la jeune fille de l'agence immobilière. Encore raccourcis, ses cheveux étaient passés du bleu au rouge. « On a l'air de bien s'amuser ici, me lança-

t-elle en retrouvant son fou-rire de la première fois. Rassurez-vous, je ne cherche pas à gâcher la fête. Je suis en service commandé. Mon patron m'a fait remarquer que votre dossier ne contenait pas d'état des lieux, je vous l'ai dit la dernière fois. C'est une grave lacune, évidemment, dont la nécessité apparaîtra plus tard quand vous partirez. Ne nous noyons pas dans un verre d'eau, faisons comme si vous veniez tout juste d'arriver. Je vais noter sur mon carnet tout ce que je vois. Je vais en avoir pour un moment, je vous l'annonce. La tâche n'est pas facilitée par le désordre qui règne ici. Tout est sens dessus dessous et dans un état plus déplorable que celui que j'imaginais quand je vous ai loué le studio. Si j'étais venue visiter en amont, je ne vous aurais certainement pas proposé cette horreur, avec cette laque ridicule, cette saleté, tout ce fourbi... J'en suis désolée mais je pense que vous allez devoir entreprendre de gros travaux. Surtout n'oubliez pas de demander l'autorisation au propriétaire avant de vous retrousser les manches. Un conseil : faites simple. Ne cherchez pas midi à quatorze heures, pour la peinture, un coup de blanc devrait suffire. Vous verrez, vous serez le roi du monde. » Puis la jeune fille enleva son imperméable, sa veste et se mit au travail. Deux heures plus tard, elle ôta ses talons aiguilles et redescendit l'escalier. Elle n'avait plus du tout envie de rire.

Les jours qui suivirent, quand le soir commençait à tomber, Joerg et moi nous nous sentions tous les deux heureux. En effet, nous étions les rois du monde. Nous nous aimions comme deux êtres qui s'acceptent tels qu'ils sont. Aux environs de minuit, il était encore là, tapi dans le noir. Je ne pouvais pas déceler ce qu'il faisait. Peut-être ne voulait-il qu'être là.

J'ai souvent, depuis le début de ce récit, fait allusion au magnétisme de sa présence. Il comptait, certes, parmi ces êtres si rares avec lesquels, dès le premier instant, on a le sentiment de se connaître depuis toujours, d'avoir aboli toutes les distances, sans s'être pour autant jamais tout dit. La manière qu'il avait de me regarder, les yeux dans les yeux, un sourire éclairant son visage, me paraissait être le signe de cette proximité surgie si soudainement entre nous. La tension figeait alors les traits de mon visage, car je ne savais pas comment être digne d'une telle amitié et lui rendre un peu de tout ce qu'il me donnait. Je me faisais l'effet d'avoir été pendant toute cette période une sorte de charognard.

Il était évidemment impatient de voir le regard de mes enfants découvrant enfin « leur » fresque.

Ils arrivèrent le vendredi soir. La nuit était là. J'avais allumé des bougies qui ne répandaient qu'une faible lumière pour pouvoir éclairer soudain théâtralement le couloir et les laisser découvrir la fresque. J'ai le souvenir qu'ils n'y prêtèrent pas beaucoup d'attention. Peut-être était-ce une indifférence feinte, destinée à faire payer à Joerg au prix fort leur si longue attente. Il affecta, lui, de s'en amuser et il leur parla avec beaucoup d'égards et de douceur.

En tout cas, j'avais acheté du jus de pommes, une bouteille de champagne et des gâteaux secs pour fêter l'événement. Nous bûmes jus de pommes et champagne, à la mauvaise température, dans des verres en carton. Nous étions tous, je crois bien, un peu incrédules. Le chantier ne pouvait pas disparaître, c'était impossible. Les choses de nos rares moments de vie commune, à nous trois, rue Brézin n'allaient pas enfin trouver leur place, un ordre à partir duquel, ensemble et séparément, Anne, Matthieu et moi, nous nous créerions de nouvelles habitudes... C'était impossible.

Avec les enfants, Joerg engagea l'une de ces longues conversations dont il avait le secret. La fresque en fut la grande absente. C'était déjà de l'histoire ancienne, il était visiblement ailleurs. Quant à moi, j'étais la proie d'une tristesse qui était bien le seul espace que je croyais pouvoir habiter dans l'immédiat.

OceanofPDF.com

Le moment vint de se séparer. « Je reviendrai dans quelque temps m'assurer que tout va bien, me dit Joerg. Ça ne prendra que cinq minutes. » Puis, comme nous nous embrassions, avant même de me laisser le temps de le faire il me remercia avec toute la chaleur que nous lui connaissions. De quoi pouvait-il bien me remercier ? J'avoue me poser la question aujourd'hui encore. Aux enfants, il tendit la main en murmurant quelques mots que je ne compris pas. Ce devait être de l'allemand. Sans doute une citation.

L'étrange peine visible sur son visage. Son image, debout dans l'étroit couloir, son ombre projetée contre le mur. Pour moi, elle semblait figée dans le temps. Avec son rejet de l'impatience destructrice, sa volonté tenace d'atteindre la perfection. « On ne peint pas un mur, m'avait-il dit un jour que l'atmosphère était chargée d'électricité, comme on dévale une pente à fond de train. »

Tout ce que nous avions vécu, lui et moi, n'avait rien d'une plaisanterie de théâtre. C'était de la vie qu'il s'agissait. Sa passion donnait forme à toute vie autour de lui. « Nous en avons pour la vie », répondait-il quand je l'interrogeais sur la fin du chantier. Et également : « Nous avons toute la vie devant nous. » Ou encore : « Quoi que nous fassions, nous échouons. Nous ne pouvons jamais atteindre ce que nous cherchons. »

Face à l'enjeu, l'excellence était sa résolution inébranlable. Tout ce qu'il faisait se trouvait placé sous l'emprise d'un amour dévorant de la perfection. Il était indispensable, pour lui, de bien faire, ou le mieux possible, tout ce qu'il faisait. Il était une sorte de *takumi*, ces maîtres artisans japonais dont la passion est la quête de la précision, de la perfection, de l'excellence.

Il prétendait en même temps avoir beaucoup de mal à faire les choses et s'étonnait qu'on vante ses connaissances techniques, sa prétendue maîtrise. Il m'avait dit plusieurs fois : « On croit que je fais les choses facilement, c'est faux, malheureusement... »

Je le voyais parfois comme une sorte de somnambule soumis à un travail obstiné dont il était le seul à connaître la finalité. Ainsi, je ne pouvais pas m'attendre, dès le début du chantier, à ce qu'il m'annonce un jour : « Ça y est, j'y suis arrivé, j'ai enlevé le morceau. »

Je me souvenais aussi que, dans l'un de ses livres, Roberto Bolaño parlait de l'obstination comme d'une sorte de prison.

Ainsi s'était passée cette longue succession de jours.

Je ne pouvais pas ne pas m'interroger : qu'avait-il cherché, finalement, pendant tout ce temps rue Brézin ? À combler du vide, de l'absence, par tous les moyens possibles ? Pourquoi, au-delà de la satisfaction d'être enfin dans mes murs, ce sentiment de défaite qui m'avait empoigné ?

Tant de questions auxquelles on songe lorsqu'il est déjà trop tard.

Trop tard aussi pour conserver la trace de la fresque. Sans doute a-t-elle disparu, plus de quarante ans après, sous d'innombrables couches de peinture ou les papiers peints de mes successeurs.

Aujourd'hui, dans ce monde tel qu'il va, tout semble devoir disparaître comme si rien n'avait jamais existé. Ne reste peut-être que les sentiments que, les uns et les autres, nous avons pu partager. Les étincelles de vie que, des mois durant, Joerg a fait briller rue Brézin. Pas sûr que de telles étincelles continuent longtemps à briller.

Écrivant ce récit, je m'en veux terriblement de n'avoir jamais noté certaines phrases de mon ami, des bribes de ses monologues – pour ne pas

parler de nos conversations. Ont-elles existé ? Celles rapportées ici le sont toutes de mémoire : j'espère ne les avoir pas trop altérées. Je pense aussi – comment en rendre compte ? – à des moments de silence. Sans doute la chose la plus luxueuse qui nous ait rapprochés.

Trop tard également pour retrouver la grande gravure que Joerg m'avait offerte pendant les travaux. C'était un état de *Rien ne se rabat sur 1*. Un monument. Je l'avais fait encadrer à partir de ses instructions, on ne pouvait plus précises, et accrochée chez la jeune femme qui m'avait accueilli après ma séparation d'avec la mère d'Anne et Matthieu, avant que je rencontre Laure. Quelque temps après avoir quitté cette jeune femme – ainsi va la vie –, j'eus une telle nostalgie de la gravure que je ne pus plus y résister, je demandai à Jean Daive, grâce à qui j'avais rencontré Joerg, de venir m'aider – elle était très lourde – à la récupérer. Nous montâmes les cinq étages, je sonnai à la porte, la jeune femme était en train d'écouter le *Don Giovanni* de Mozart. Quand elle m'aperçut, elle nous claqua violemment la porte au nez. Nous ne nous sommes plus jamais revus. J'ignore ce qu'est devenue la gravure *Rien ne se rabat sur 1*, jamais revue elle non plus.

Je conserve précieusement une autre gravure, le troisième état de *Tholos I*. Je ne sais plus comment je l'ai acquise. Elle date de 1984. Elle est sous-titrée *Ni vie, ni mort : vie-mort à jamais*.

De la suite, je ne me souviens plus, sinon que je raccompagnai Joerg jusqu'en bas de l'immeuble et que dans l'escalier il garda longtemps sa main dans la mienne. Puis je le regardai s'en aller dans la nuit, une Camel aux lèvres, un livre sous le bras, comme toujours. J'eus le temps de voir qu'il s'agissait d'un essai sur les nuages chez Constable. Il m'adressa un dernier sourire avant de s'éloigner en emportant son secret. Une seule fois il

se retourna et me lança cette phrase : « Nous avons mangé notre pain blanc en premier. » J’apercevais les volutes de fumée qui sortaient de sa bouche et de son nez. Le bout rougeoyant de sa cigarette s’effaça peu à peu dans les lointains.

Je n’eus jamais la chance de le revoir avant sa mort. M’est revenu récemment en mémoire qu’il m’avait dit vouloir faire de notre expérience une épreuve de vérité. D’autres épreuves l’attendaient – j’y ai fait allusion dans ce récit qui prend fin : les vicissitudes de la fresque de Lucca, le saccage de son atelier, dont il fut dépossédé, la souffrance due à la maladie qui devait l’emporter à Vannes, il y a dix ans maintenant.

OceanofPDF.com



F & Cie

Découvrez Fiction & Cie

Une collection pour vous faire découvrir des œuvres
éclectiques et exigeantes.

À plus de 40 ans et avec plus de 500 titres au catalogue,
« Fiction & Cie » ne cesse de s'enrichir de nouveaux textes,
inventifs et de qualité.

Découvrez les autres titres de la collection sur
www.seuil.com

Et suivez-nous sur :



OceanofPDF.com